

2737
(44)

J.P. LAURANT

MATGIOI

un aventurier taoïste



HISTOIRE ET TRADITION * DERVY-LIVRES

Ce soldat qui participa aux campagnes tonkinoises en 1892-1893 tout en s'opposant violemment, dans ses écrits, à la politique coloniale, ce fumeur d'opium initié au taoïsme par un chef de village, fut en même temps évêque gnostique et une personnalité de premier plan des groupes occultistes parisiens de la Belle Epoque. De grands noms de la littérature et des arts comptèrent parmi ses amis et il servit de conseiller politique « direct » à Albert Sarraut.

Aventurier de l'esprit, il rejeta violemment le préjugé culturel classique dominant alors et voulut rendre à l'occident fourvoyé la sagesse orientale. Adeptes des « sociétés secrètes », il rêva d'une France dirigée par une élite taoïste. Certes sa traduction du Tao-tô-king à partir de textes vietnamiens est parfois aventureuse ; elle répondait néanmoins à un besoin profond et son influence fut déterminante, en son temps, sur l'image que les Français se faisaient de la Chine.

Matgioi fut par excellence le représentant d'un nouveau type de « culture », réduit trop longtemps à un rôle secondaire et qui retrouve maintenant droit de cité : il unit la vie de l'esprit à celle du corps et à une expérience intérieure. Ces hommes ont marqué profondément la vie de leur époque.

Collection « Histoire et Tradition »

Jean-Pierre Laurant

MATGIOI

un aventurier taoïste

DERVY-LIVRES
6, rue de Savoie
PARIS VI^e

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

LA COURSE A L'ORIENT

SOUVENIRS DE GUY DE POUVOURVILLE

LE REFUS

LE PERSONNAGE OFFICIEL DU MONDE COLONIAL

LE MAITRE

LE MODELE ORIENTAL

TRANSCRIPTION DE LA LETTRE DE MATGIOI, ECRITE AU
PRINTEMPS 1937 - FIN AVRIL DEBUT MAI PROBABLEMENT

LE LUNDI 3 MAI

MATGIOI ET GUENON

OUVRAGES, PREFACES ET REVUES PUBLIES SOUS LA
DIRECTION DE MATGIOI

BIBLIOGRAPHIE

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser



Le Maître.

LA COURSE A L'ORIENT

Le besoin de chercher ailleurs des modèles habitait déjà les Galiléens au temps de Jésus : « Et ils disaient : “N’est-ce pas là le fils de Joseph ?” Mais il leur répondit... « En vérité, je vous le dis aucun prophète n’est bien reçu dans sa patrie¹. » Ils furent légion à chercher depuis lors Elie à Sidon et non parmi les veuves d’Israël.

La pensée ésotérique du XIX^e siècle rationaliste s’est appliquée à porter chez elle le témoignage des prophètes lointains espérant ainsi échapper aux ravages de la démythification. Vaine tentative, elle fut accusée par la science affirmant sa nouvelle puissance de travestir les textes et l’histoire, de pervertir la morale sociale ou de divertir l’intelligence par l’Eglise catholique. On ne voulut voir dans l’ésotérisme que le fuyard déguisé en pèlerin, le refuge dans la confusion face à la nouvelle attitude rationnelle qui triomphait partout.

Cependant la résurgence permanente de cette démarche intellectuelle a provoqué une réflexion nouvelle sur la valeur de l’orientalisme des occultistes² comme de leur égyptomanie, leurs systématisations hâtives ont caché une recherche spirituelle véritable et leurs succès parfois trop faciles, une fonction intellectuelle nécessaire à la vie de la société.

Le discrédit demeure néanmoins aujourd’hui et l’histoire fait toujours injure aux alchimistes en prétendant les honorer du titre de précurseurs de la chimie. Les choses ne s’arrangèrent pas lorsque la grande littérature s’en mêla ; il suffit de voir, pour s’en convaincre, l’indigence du Zénon de *L’Œuvre au noir* de Marguerite Yourcenar à côté des biographies non romancées des alchimistes de la Renaissance. Doit-on se réjouir des prétendues influences sur les grands courants de pensée qui ont ouvert la porte de l’escalier de service à l’ésotérisme ? André Breton s’est intéressé à la conception du symbolisme et de la tradition de Guénon, que pouvait-il y ajouter ?

S'il écrivit beaucoup mieux que ce dernier et peut-être parce qu'il fut un grand écrivain, sa vision du symbolisme paraît bien limitée.

Nous nous proposons, dans ce travail, de renouer le lien entre ce qu'un langage conventionnel des catégories appellerait d'une part une monographie sur une personnalité coloniale, de l'autre une étude sur un milieu mystique marginal. Il s'agit d'une seule personne : Albert de Pouvourville fut à la fois un jeune officier à l'esprit aventureux et Matgioi, le traducteur du Tao-tè king, initié taoïste, apôtre de la conversion de l'Europe aux spiritualités extrême-orientales sans connaître l'audience qu'il aurait méritée pour n'avoir pas été le premier, mais cela était à coup sûr impossible, dans chacun de ces domaines.

Alexandra David-Neel au Tibet, Guénon au Caire, Matgioi au Tonkin dans les années 1890 pourraient être appelés « Nobles Voyageurs » selon l'expression encore en usage au XVIII^e siècle pour désigner ce genre de quête spirituelle. Elaboration mythique légitime pour Jason ou Ulysse, pour ceux qui cherchèrent si longtemps le royaume du Prêtre Jean, pour les croisés de Damiette persuadés que le Nil prenait sa source dans le Paradis terrestre et qui deviendrait absurde, tout à coup, au nom d'une interprétation fracturée de l'histoire, trop voulue et exaltée par certains, pour couvrir l'ensemble du vrai. Bien plus, la destruction du cosmos traditionnel, largement avancée au XIX^e siècle, au moment même où la terre entière achevait de s'ouvrir à l'exploration fit reporter dans une symbolique horizontale des terres lointaines ce que la verticalité refusait désormais. Les lunettes astronomiques paraissaient chasser les anges des cieux ancestraux avec plus d'efficacité que les expéditions militaires et commerciales ne réussissaient à convertir au progrès les sociétés traditionnelles.

Pendant que philosophes, essayistes, romanciers et poètes cherchaient en Orient une nourriture nouvelle tout comme l'économie européenne les matières premières, c'est-à-dire mettaient du vin nouveau dans de vieilles outres, les ésotéristes s'attachèrent à reconstituer une géographie sacrée autour du berceau de la tradition primordiale.

Cela dit, presque tous, à l'exception de Guénon ou de Vulliaud³, cédèrent dans les premières années du xxe siècle à la facilité d'offrir au public ce qu'il attendait : séduction des îles mystérieuses, des sociétés secrètes toutes puissantes, des centres spirituels cachés, des maîtres inconnus, tout cela permettait d'esquiver les réalités intellectuelles du temps. Le goût de la littérature d'escale, de l'évasion à bon marché domina la mentalité collective du XIX^e siècle. Ainsi le Noble Voyageur, de retour dans sa patrie ne s'est transformé ni en ermite ni en censeur mais en bateleur, en montreur de merveilles et il a plu jusqu'au moment où, ses tours éventés, un autre plus habile l'eut remplacé.

Les deux aspects coexistent chez la plupart d'entre eux, authentiquement spirituels dans la nature de leur démarche, vulgarisateurs et superficiels dans sa conduite. Dans leur hâte à répondre à toutes les questions posées par l'évolution ils en vinrent à suivre les méandres les plus divagants de la pensée moderne qu'ils reniaient. En ce sens, ils reflétèrent leur temps dans leurs attitudes et leurs choix, directement ou a contrario. Le retour à la tradition put prendre simultanément des formes diverses ; pendant que les disciples du Père Enfantin s'embarquaient pour l'Égypte à la recherche de la Femme-Messie, le prophète Vintras⁴ rallié à la cause du prétendant Louis XVII — Naundorff attendait le Grand Monarque. Sous Louis-Philippe et pendant la révolution de 1848, il fut socialiste et chrétien, avec l'anticléricisme de la Troisième République, chez Matgioi notamment, l'Orient l'emporta. Un Orient fixe et éternel qui put aller de pair avec la conception d'un Occident conquérant et maîtrisant l'histoire parce que sa fixité le rendait peu encombrant ; les occultistes définissaient la règle du jeu et bornaient le champ du débat. De plus, ils ne s'accordèrent jamais sur le lieu et le temps originel. Le berceau de l'humanité primordiale, délaissant les lieux bibliques fut placé tour à tour en Égypte, en Perse, en Chine et sur les hauts plateaux du Tibet.

La croyance au progrès les unit cependant. Jusqu'à la première guerre mondiale, tous plaçaient l'âge d'or au terme des quatre âges cycliques de l'humanité en économisant les épreuves qui doivent

précéder son retour. L'expansion de l'Occident fut donc ressentie comme un pas vers la connaissance et non comme la destruction de l'univers traditionnel telle que la présenta Guénon en 1924 dans *Orient et Occident*. Rares furent les prophètes de malheur, comme Vintras qui remirent en cause l'optimisme général. La grande guerre donna raison à la conception guénonienne de l'histoire : une longue descente, un éloignement progressif du noyau spirituel primitif.

Au total le succès du modèle témoigne du besoin de renouveler les vieux mythes à la fois dans le sens d'un retour aux sources, d'une vie nouvelle transfigurée par l'esprit et dans celui du changement pour lui-même⁵ : une mode intellectuelle.

Quel Orient ? Il fut protéiforme, destiné à combler un vide et non pas connu ni aimé pour lui-même, sauf chez Matgioi justement. L'imprécision s'explique d'autant mieux que le siècle vécut dans l'illusion de la plénitude, inconscient de l'effacement des valeurs anciennes que la superposition de nouvelles entraînait fatalement. Les occultistes ont posé leurs pieds dans les traces de la pensée chrétienne en retraite et modifié leurs idées en fonction des encycliques romaines plus que des enseignements des écoles taoïstes ou des ashrams indiens.

La question des rapports avec l'Eglise fut donc déterminante dans l'image de l'Orient qu'ils ont composée. L'occultiste Albert Jounet⁶, par exemple, traduit Pantanjali (de l'anglais) mais c'est le modernisme et la doctrine sociale de l'Eglise qui l'intéressaient. Comme beaucoup, il circula de l'occultisme à l'Eglise puis reprit le chemin inverse après la condamnation du modernisme.

Albert de Pouvourville, jeune officier colonial, catholique de famille et d'éducation put devenir l'initié taoïste Matgioi au Tonkin et afficher dans toute son œuvre un anticléricalisme évident, à l'opposé de tout détachement. Il n'en publia pas moins, à la fin de sa vie, une *Sainte Thérèse de Lisieux*⁷ avec une préface de Mgr Baudrillart. Le reproche de légèreté ne vaut ni pour Jounet ni pour lui, il s'agit d'une réaction, justifiée à leurs yeux, par le sentiment d'une liberté intellectuelle nouvelle et toute puissante. De plus, ces changements brutaux furent possibles parce que l'objet de l'ésotérisme était pour

eux aussi peu précis que la nature de l'Orient. Toute connaissance rejetée par les systèmes de pensée en place était susceptible de devenir une science occulte.

Il est frappant de voir, au début du siècle, le puissant mouvement d'intégration de la pensée orientale dans le christianisme qui fut avec la réhabilitation du moyen-âge une des composantes essentielles du traditionalisme. Lamennais, son représentant le plus fameux, enseigna dans son séminaire de Malestroit les langues orientales, avec le souci de ne pas abandonner ce domaine immense, que la traduction des grands textes dévoilait depuis la fin du XVIII^e siècle⁸, à des spéculations antireligieuses dans la ligne des encyclopédistes.

La condamnation du traditionalisme par Rome⁹ ne brisa pas un mouvement qui dépassait largement ces querelles internes au moment où le puissant courant romantique s'ouvrait à l'Asie. La revue catholique : *Annales de Philosophie chrétienne* fut la grande propagandiste de ces doctrines, elle publia entre 1840 et 1855 de nombreuses études sur les chronologies tendant à montrer que Manethon en Egypte ou Fo-hi en Chine confirmaient les récits bibliques. Les études de linguistique étaient inspirées par le désir de retrouver la langue primordiale et de situer l'hébreu et les Ecritures dans une chaîne de textes inspirés depuis la Révélation primordiale.

Le Chevalier Charles Hippolyte de Paravey, un des collaborateurs de la revue, a résumé parfaitement les objectifs et la mentalité qui l'inspiraient. Né en 1787, il passa par l'Ecole polytechnique, et fut lieutenant du Génie avant d'entrer dans l'administration des Ponts et Chaussées ; fondateur avec Chezy et Sylvestre de Sacy de la Société asiatique il apprit le chinois avec Abel Rémusat et fréquenta le salon littéraire de Louis-Adrien Péladan à Lyon¹⁰. Paravey mourut en 1871. Il avait publié en 1826 un *Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples*¹¹, défendant l'idée d'un berceau antédiluvien de l'écriture en Assyrie. Cette immense fresque établissait des correspondances symboliques entre zodiaque, chiffres, lettres, couleurs, etc. de tous les peuples prouvant que la Chine, par l'intermédiaire des « Ouigours », groupe ayant un alphabet sémitique et des signes

chinois, était la véritable héritière de l'Assyrie primitive. Le zodiaque de Denderah et ses correspondances avec l'Inde et la Chine lui inspira également plusieurs ouvrages. En 1838 parut une *Confirmation de la Bible et des traditions égyptiennes et grecques par les livres hiéroglyphiques trouvés en Chine*¹² ainsi que *Documents hiéroglyphes emportés d'Assyrie et conservés en Chine...*¹³ Ce dernier ouvrage reconstituait l'histoire du Déluge de Noé et des générations qui l'avaient précédé jusqu'au premier homme et au péché originel prouvant ainsi « les dogmes qui sont la base du Christianisme mais qui sont niés en ce jour ».

Elie à Sidon : l'attitude d'un courant aussi large de la pensée catholique en France, négligeant les traductions de Pauthier et de Stanislas Julien pour la Chine du Chevalier de Paravey n'est pas fondamentalement différente de celle des occultistes. Après que Bonnetty, directeur des *Annales...* se fut rétracté en 1855, à la suite de l'abbé Bautain, la revue changea d'orientation et perdit tout un public féru de syncrétisme. La voie était libre pour ceux qui se disaient déjà détenteurs de la véritable religion vers un occultisme plus ou moins chrétien. Le Chevalier de Paravey, l'ami du catholique Adrien Péladan qui est aussi le père de l'illustre mage Joséphin Péladan, forme ainsi le lien entre catholiques occultisants et occultistes catholiques. Le choix des thèmes, les points de vue, l'argumentation même n'ont guère varié. La prise de position resta l'élément déterminant.

Ainsi lorsque la seconde renaissance occultiste, dans les années 1880, se jeta sur les sages taoïstes ou les mahatmas tibétains à la suite de H.P. Blavatsky, le drapeau seul changea, ouvertement anticlérical et antichrétien et les raisonnements d'Eliphas Levi ou de Paravey restèrent de mise. Toutefois l'occultisme n'eut pas le monopole de cette attitude, le bouddhisme vu par la philosophie officielle allemande, les estampes japonaises par les peintres français ou l'architecture indienne dans nos « palais de l'industrie » subirent des déformations comparables.

Les métamorphoses d'Albert de Pouvourville en Matgioi et de Matgioi en Simon, évêque gnostique appartiennent donc aux décors

intellectuels de l'époque mais, comme les héros des fables sous les traits les plus inattendus, il conservait sa personnalité et la soif de savoir. De plus, il a possédé une qualité rare dans l'occultisme de salon de la Belle Epoque et chez les intellectuels en général, il a su risquer sa vie. Il l'a risquée physiquement et spirituellement, ce qui donne à sa démarche une élévation et un accent de vérité intérieure qui justifient ce travail.

Rares sont aujourd'hui ceux qui l'ont connu, ils ont gardé de leur rencontre l'impression d'une personnalité vigoureuse. Le témoignage de son neveu, Guy de Pouvoirville, héritier des rares papiers qui n'ont pas été dispersés après sa mort et sans qui ce livre n'aurait pas été possible est particulièrement important : c'est par lui que nous allons aborder Matgioi.

SOUVENIRS DE GUY DE POUVOURVILLE

Mes premiers mots seront en forme d'aveu et de regrets : aveu de n'avoir pas assez connu Matgioi, et regrets de n'avoir pu ni l'écouter ni l'interroger autant que je l'aurais souhaité. Car bien que nous fussions apparentés de manière assez proche, et bien que je fusse dans ma génération le seul de son nom qui l'ait un tant soit peu connu, le lecteur ne trouvera pas ici un portrait complet de cet homme attachant et divers. Je ne lui livrerai que quelques souvenirs : les images, en somme, qui me sont restées de lui. Et si je me hasarde à présenter l'idée que je m'en fais, et à tenter une explication partielle de sa personnalité, ce sera davantage le fruit de ma réflexion que le témoignage irréfutable d'un familier que les circonstances ne m'ont pas permis d'être bien longtemps.

Albert de Pouvourville était un cousin germain de mon père. Il était à la fois le fils aîné du chef de famille et l'aîné de sa génération. Il devint à son tour le chef de famille en 1921. Pour sacrifier à l'usage, il me faut définir en quelques mots son « héritage socio-culturel » comme on dit maintenant pour désigner ses ascendants.

Je vois d'abord un cinquième aïeul, capitoul de Toulouse en 1695 ; son fils, le quatrième aïeul, conseiller du Roi au siège présidial de Toulouse ; puis le fils de celui-ci, le trisaïeul, qui quitte Toulouse pour n'y plus revenir. Ce trisaïeul est officier, il reçoit la croix de Saint-Louis, il se marie à Landau, alors en Alsace française. Son fils, le bisaïeul, 1770-1851, est aussi officier, il émigre en 1791, rentre en 1801 et se marie aussi en Alsace. Il s'installe à Mulhouse où il vit et meurt, pas riche du tout, avec, comme son père, la croix de Saint-Louis pour tout honneur. L'aïeul enfin est banquier à Mulhouse. Une aube de prospérité se lève pour la famille, prospérité qui est cassée en 1870 : deux fils sont officiers, le père d'Albert et mon grand-père : adieu

Mulhouse, adieu l'Alsace, adieu les alliances alsaciennes, le père d'Albert s'est marié à Nancy.

On voit tout de suite trois dominantes dans cette généalogie :

— celle du service public, que ce soit à Toulouse ou bien dans les armées, avec un seul intermède dans la banque.

— celle d'Alsace, et d'Alsace marche-frontière.

— celle enfin de l'incapacité, que j'oserais presque dire congénitale, d'amasser de l'argent, de construire une fortune. Je ne dis pas que ces gens étaient détachés des biens du monde, non certes, et ils ont rarement été pauvres, mais jamais riches non plus. Pas de châteaux chez nous, pas d'enracinement dans une terre où l'on vit, et qui fait vivre. Et des alliances avec des familles de même niveau, à Toulouse comme en Alsace.

Venons-en à notre sujet, et regardons le jeune sous-lieutenant Albert de Pouvourville, affecté à Nancy à sa sortie de Saint-Cyr en 1883. Il ne se conduit pas tellement bien, il est puni pour des gamineries, il agace certains de ses chefs. Et en même temps il reçoit une lettre de félicitations de son général de division pour un travail qui, apparemment, dépasse largement les capacités normales de son grade et qui est intitulé : « De la valeur des Vosges comme frontière ». On m'a raconté que cinquante-trois ans après, délirant sur son lit de mort, il reparlait de l'Alsace et de la mauvaise frontière... C'était quatre mois avant mai 40 et il n'a pas connu la tragédie. Permanence du cher souci de l'Alsace, qu'on retrouve dans plusieurs de ses livres.

Quittons Nancy un moment, et voici mes souvenirs personnels de lui. Tout enfant, je l'ai vu deux fois, peu après la grande guerre. J'avais probablement sept ou huit ans et lui la soixantaine qu'il portait légèrement. Il était très élégant : pas grand, mince, très droit, visage maigre déjà parcheminé, nez fin et busqué, des yeux clairs profondément enfoncés dans l'orbite monoclé, il avait une allure de seigneur. Mais de seigneur secret. La deuxième fois, on m'avait conduit chez lui parce qu'il était mon tuteur légal. J'entends encore le bruit des nombreux verrous et du guichet que tirait le valet avant d'ouvrir la porte de l'appartement qu'il habitait à Passy, avec son père. Il se méfiait donc, et pour cause : l'un de ses secrets se devinait

à l'odeur d'opium, que je ne connaissais pas alors, et qui saisissait le visiteur pénétrant au milieu des grands beaux meubles solennels. Était-ce le seul secret ? Nous en reparlerons.

Il avait alors, dans le reste de la famille, la réputation d'un homme difficile, et on ne le voyait guère. Il avait sélectionné ses relations familiales, ne gardant, me semble-t-il, que celles qui avaient entouré son enfance et sa jeunesse, du côté de sa mère surtout. De mon côté, il n'aimait que mon père, et mon père avait été tué en 1914. En outre, il était séparé de sa femme, et nous, nous voyions toujours le côté de sa femme, ce qui, peut-être, ne lui plaisait pas. Mais il restait présent dans mon esprit d'enfant, avec une sorte de légende, une aura particulière.

J'ai donc renoué avec lui vers 1930. Il s'était remarié sans crier gare et il habitait à Châtenay une grande maison banale prolongée par un long jardin en pente où il ne mettait jamais les pieds et qui le protégeait des voisinages importuns. En entrant là, j'ai retrouvé les multiples serrures, les grands meubles et les beaux portraits. Lui, toujours élégant mais vieilli, des cheveux blancs autour de son profil aquilin. Il m'a d'abord dévisagé sans rien dire, puis : « Bon, tu es à l'image de ton père, je suis content de te voir », comme si d'abord il s'était méfié d'un fâcheux de sa famille.

Et puis, il n'a plus eu pour moi que des gentillesse auxquelles je dois avouer que je répondais peu et mal, et pour des raisons sans valeur : il habitait loin, il m'intimidait, j'avais peur de l'ennuyer et surtout je ne parvenais pas, lorsque j'allais le voir, à satisfaire ma curiosité — déférente à coup sûr et affectueuse aussi — de son passé. Car il ne parlait jamais de lui-même. Sa femme, qui pérorait sans cesse, me gênait un peu aussi. Je l'ai vu, à cette époque, deux ou trois fois par an. La seule connaissance que j'avais de lui et de sa vie, en dehors des racontars familiaux, venait d'un petit roman d'espionnage intitulé : « L'homme qui a mis les Boches dedans », qu'il avait envoyé à ma mère au moment de sa publication chez Figuière en 1919. J'attribuais un côté autobiographique à ce roman, mais je n'ai jamais pu savoir de lui ce qui était vécu et ce qui était inventé. De même pour tous ses autres romans d'Indochine que j'ai lus ensuite. J'ai seulement pu vérifier, bien après sa mort, que son

courage n'était pas une fable, que sa tête avait été réellement mise à prix par les pirates, et qu'il avait été là-bas l'objet d'une considération très haute.

Un peu après ma première visite, j'ai accédé au premier étage de sa maison, où était son bureau surchargé de papiers, son lit d'opium avec les nattes, les petites lampes et de merveilleuses laques noires ou rouges chargées de « sentences ». Dans sa bibliothèque aux 4 000 volumes qui couvrait le deuxième étage, je ne suis entré qu'après sa mort. J'ai vu là, entre autres, toutes les œuvres de Stanislas de Guaita, témoignages d'une amitié ancienne.

Sept ou huit ans de relations espacées ont passé ainsi. Puis des événements se sont produits qui m'ont rapproché de lui, événements à l'occasion desquels il a manifesté à mon égard une affection vive, et même une tendresse qui m'ont ému, venant d'un homme réputé froid, distant et indifférent. Et puis la guerre, et puis sa mort, à soixante-dix-huit ans, à la suite d'une opération difficile. Je n'avais moi-même que vingt-six ans, il ne m'avait pas initié à sa science, il ne m'avait jamais parlé de lui ni de ses secrets.

Était-il réellement aussi secret qu'on le disait et que je l'ai cru moi-même ?

Longtemps après la fin de la guerre, que sa femme avait passée sinon dans le dénuement, du moins dans la gêne — ce n'était pas une exception à l'époque — et lorsqu'elle fut morte à son tour, j'entrai en possession de quelques rares souvenirs de lui : ceux qu'il m'avait destinés, et puis quelques autres qui n'avaient été ni détruits ni monnayés, et j'achevai aussi ma lecture de son œuvre publiée. Mais de correspondance, point. Il avait pourtant entretenu, dit-on, de longs échanges avec des hommes politiques tels que Caillaux et les frères Sarraut, des écrivains, Pierre Louys, Claude Farrère, Pierre Mille, Charles Müller — je cite ceux que je sais — et les grands occultistes dont M. Jean-Pierre Laurant parlera mieux que je ne saurais faire. De toute cette pensée, écrite mais non publiée, il ne reste rien à ma connaissance et c'est ici que je dois enfin m'expliquer sur son « secret », en m'essayant à une analyse de sa personnalité et de sa vie où l'on verra bien que ma piété familiale joue son rôle, et où j'espère que l'on trouvera aussi les effets d'un certain esprit critique.

Revenons à Nancy où je vois d'abord le jeune homme tendrement aimé et admiré par des parents pourtant sévères et qu'il aimait aussi, lui, du fond de son cœur, mais des parents inquiets, étonnés devant les fantaisies de leur produit. Il était fort intelligent et doué, brillant, probablement pas très studieux, d'une grande beauté physique et d'un caractère difficile, indiscipliné, ne supportant aucune entrave, aucune autorité autre que celle de son père. Esprit curieux, désireux de tout approcher, fier de sa patrie, la petite et la grande, brûlant de les servir et par là de se faire connaître.

Surviennent quelques petits succès professionnels, quelques déconvenues aussi, des punitions très mal supportées, et voilà le coup de tête de mars 1887 : démission de l'armée, et en novembre de la même année, engagement dans la légion étrangère pour l'Indochine, soldat, caporal, enfin sergent. C'est seulement après vingt-deux mois de campagnes très dures au Tonkin qu'il retrouve son grade de sous-lieutenant. Je suppose que c'est ce qu'il attendait pour affronter son père.

Il rentre donc à Nancy au début de 1890, pour peu de temps d'ailleurs, car il reprend aussitôt du service à la garde indigène, corps nouvellement créé, semblable je pense aux futures « Affaires indigènes » du Maroc. Il retrouve sa chère province de Son-Tay, puis d'autres postes, Tuyen-Quang, Hoa-Binh, Hai Duong, et brusquement, en août 1891, une maladie grave, une crise aiguë de paludisme, le ramène d'urgence en France.

Aucune de ces expériences ne fut douce. Son caractère difficile le fit se heurter à toutes les hiérarchies. Les livres et les articles qu'il publie à l'époque, vers vingt-huit - trente ans, s'ils témoignent d'une connaissance très approfondie du pays et des hommes qu'il a rencontrés (je parle naturellement des autochtones), manifestent aussi une insolence à peine croyable à l'égard de toutes les administrations. J'imagine que beaucoup de gens ont été contents de son départ d'Extrême-Orient. De là à lui faire une réputation d'insupportable orgueilleux fier et méprisant, il n'y a qu'un pas.

Il est alors promu lieutenant et affecté au 1^{er} régiment étranger. Que s'est-il passé en l'année 1892 ? Je ne le sais pas. En tout cas il donne sa deuxième démission de l'armée le 29 octobre 1892.

Un peu plus tard, pour le stabiliser, on arrange son premier mariage, qui n'est pas un succès. Peu importe pour lui. Il a des projets de livres plein ses cantines, des traductions (le Tao-tê king), des études et essais en forme de propositions pour notre politique coloniale, des romans, des poèmes, et la certitude de s'être accompli, d'avoir participé à une civilisation différente qui l'enchanté, et mieux que cela, qui le révèle à lui-même en se révélant à lui. De tels sentiments ne se partagent pas avec un entourage qu'on dédaigne — sauf ses parents ! Cependant le cœur, la sensibilité profonde restent les mêmes.

C'est de son séjour au Tonkin que date son usage régulier de l'opium, et il faut bien en parler. « On ne peut pas faire autrement », disait-il, écrivait-il, « c'est indispensable non seulement pour survivre, mais surtout pour échanger, pour connaître. Il suffit de se limiter, mais moi, pour ce que j'avais à faire, je n'avais pas le choix ».

Or si la chose est naturelle en Extrême-Orient, elle l'est moins à Paris, vers 1892-1893. Je suppose même qu'elle est difficile et que c'est de là que date son habitude de la retraite et du secret, qui favorisent en même temps son recueillement et sa méditation philosophique. Je ne veux pas dire qu'il était « sorti du monde », mais qu'il avait tout à fait cessé d'être le jeune officier brillant et charmant qu'il avait d'abord été. Et puis il écrivait, il devait écrire. Pour vivre ? Sans doute, mais surtout pour faire passer son message, comme on dit, et aussi pour participer à la vie nationale. D'où la variété et la fécondité de sa production littéraire, d'où aussi sa valeur inégale (à mon goût) et la part trop grande (toujours à mon goût) donnée à l'imaginaire : combien je regrette qu'il n'ait pas écrit davantage de souvenirs, comme *Dans les seize chaûs*. Mais peut-être que l'imagination, surtout lorsqu'elle est suractivée par la douce fumée, alimente bien l'ordre romanesque qui serait nécessaire pour se faire mieux entendre ? Elle était déjà naturellement vive chez cet esprit nourri de bonne culture et bien échauffé par les contraintes de toutes les disciplines mal supportées, familiales et professionnelles, et qui tout à coup s'épanouit au contact d'un peuple, d'une civilisation, d'une religion découverts en même temps que le moyen exquis de les faire siens.

Il faut aussi, je crois, attribuer son goût du secret, que j'appellerais plus volontiers sa discrétion, aux activités qu'il a pu avoir dans « le renseignement ». Par définition les activités de ce genre ne sont pas publiques et par conséquent je connais très mal les siennes. Mais il m'est apparu qu'il était toujours très bien informé dans le domaine politique, non seulement sur les affaires coloniales mais aussi européennes, et qu'il se tenait en mesure de donner des avis très étayés à certains personnages en place et de jouer en quelque sorte les conseillers occultes. Tout ceci est vague, je n'ai rien su de précis, je n'ai pu que deviner, comme on devine vaguement que ses jeunes années d'officier ont pu être entrecoupées de missions un peu particulières. Mais il n'en est rien resté. Détruisait-il ses archives personnelles au fur et à mesure, ou bien a-t-il eu le temps, avant de mourir, de les faire disparaître ? Peu importe, le fait est qu'il n'y avait plus rien lorsque je m'en suis informé.

J'ai mentionné cet aspect de Matgioi pour essayer d'éclairer sa personnalité, d'expliquer son besoin de vivre à l'écart de la foule par autre chose que sa recherche de « paradis artificiels » bien vulgairement nommés. J'ai peut-être eu tort de parler plusieurs fois de l'opium, car finalement, s'il en usait régulièrement, c'était à très faible dose. Il s'en est expliqué lui-même. Cela ne méritait pas tant de développements et je m'accuse d'avoir cédé au pittoresque. Mais je donne des souvenirs. Or c'était la première chose qu'on apercevait chez lui. Ce n'est qu'après qu'on se rendait compte qu'elle n'avait pas d'importance.

Il aurait mieux valu expliquer que sa vérité, il l'avait trouvée le long des grands fleuves et dans les forêts et les montagnes de l'Asie du Sud-Est, parmi des peuples qu'il avait aimés et dont il savait combien l'approche est délicate et combien le bonheur est difficile à construire pour des mains d'européens. Voici la fin d'un sonnet intitulé « la Terre », la terre d'Annam, écrit vers 1888, publié en 1912 :

« Rien ne te change. En vain nous t'aurons habité,
« Pays calme et secret, creuset où s'élabore
« Le destin indécis d'un peuple qui s'ignore
« Et dont l'ardent soleil recuit l'antiquité :

« Et pendant que ton charme ambigu nous dévore,
« Je sens sourdre de toi l'avenir irrité,
« Sol qui nous hais, et que, pour ta haine, j'adore. »

(Rimes d'Asie, p. 194.)

Ces vers étaient prémonitoires, hélas. Pourtant ils auraient bien pu n'être jamais vérifiés. Au moins témoignent-ils de la pénétration d'une intelligence, et de l'accord profond d'une sensibilité.

Matgioi, dont M. Jean-Pierre Laurant fait revivre aujourd'hui les recherches ésotériques, n'était pas un inconnu en son temps. Toute l'Indochine le respectait. Ses œuvres étaient là-bas dans toutes les bibliothèques publiques et privées, et en 1947-1949, lorsque je m'y suis moi-même trouvé, tous les anciens coloniaux, administrateurs ou militaires, laïcs ou religieux, ou simplement personnes privées, l'avaient lu et le tenaient pour un maître. La guerre de trente ans qui commençait a maintenant tout effacé de lui là-bas. C'est pourquoi c'est un très grand bonheur pour moi de voir que sa pensée a débordé du cadre où je crois bien pouvoir dire qu'elle s'était formée, et qu'elle reste digne de l'étude d'un historien...

LE REFUS

La jeunesse d'Albert de Pouvourville nous paraît correspondre à son œuvre écrite et aux grandes caractéristiques de la mentalité ésotérique au XIX^e siècle : une rupture apparemment violente avec les milieux et les traditions environnants suivie d'une transposition.

La voie du jeune homme semblait tracée par avance ; son père, Théodore de Pouvourville, était capitaine à Nancy depuis 1859 lorsque naquit Albert le 7 août 1861 d'un mariage contracté l'année précédente avec Alexandrine, Jenny Perrottey. Elevé dans une pension des environs de Nancy¹⁴, il eut comme camarade de classe le comte de Beaupré, Henri Sestier, Maurice Barrès, Paul Adam et Stanislas de Guaita¹⁵, ces trois derniers devaient appartenir au Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste fondé par Papus en 1888. Si le passage de Barrès par l'occultisme fut de courte durée, « ce n'est pas mon genre de folie » devait-il dire, Paul Adam y resta, il participa la même année à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix rénovée par Guaita. Cette rencontre est d'autant plus curieuse qu'aucun d'eux ne semble avoir découvert la pensée mystique et l'ésotérisme sur les bancs de l'école ; la poésie, la littérature étaient leur grande préoccupation, Guaita lui-même était alors passionnément poète et vint à Paris chercher la gloire littéraire avec la publication des *Oiseaux de Passage* en 1881¹⁶.

Son père poursuivait une assez belle carrière pendant ce temps, chevalier de la Légion d'honneur en octobre 1870 pour faits de guerre, chef d'état-major de la II^e division d'infanterie à Nancy en 1875 et officier de la Légion d'honneur, nous le retrouvons lieutenant-colonel en 1884 et commandant le 35^e régiment d'infanterie à Belfort l'année suivante jusqu'à sa retraite en 1889. Albert, dont le frère puiné, René, mourut à vingt-six ans en 1892, avait été reçu à son baccalauréat ès-lettres à Nancy en 1877. Il prépara ensuite Saint-Cyr, fut admissible en 1880 et reçu l'année suivante ; son dossier aux

Archives nationales¹⁷ mentionne, de plus, deux années d'études de droit. Peut-être furent-elles faites de 1877 à 1879 bien que ces dates ne concordent pas avec ses propres dires sur la pension lorraine, sauf dans le cas où elles auraient été réalisées dans le même cadre.

Le nouveau sous-lieutenant de la promotion d'Egypte choisit l'arme de son père l'infanterie et la « chronique familiale » rapporte que ses parents, assez autoritaires l'un et l'autre, firent tout pour qu'il soit affecté à Nancy, sous leur surveillance. Le voilà donc au 69^e régiment d'infanterie, appartenant à la division dont Théodore de Pourville avait été justement chef d'état-major. En décembre 1885¹⁸ il reçut les remerciements du général commandant la division « pour la reconnaissance qu'il a faite de sa propre initiative des forêts touchant notre frontière ». Le colonel commandant le régiment joignait les siens avec la mention : « qu'il en prenait bonne note pour laisser de côté la mauvaise impression qui pourrait sortir de quelques punitions que vous avez faites depuis votre arrivée au corps ».

Il semble bien cependant que la vie de garnison et la discipline aient peu convenu au jeune officier, car son dossier de punitions s'épaissit sans cesse. Aux gamineries du début succèdent des attitudes insolentes que son père ne peut plus rattraper, en eût-il eu envie. On a l'impression qu'il préparait un éclat, qu'il voulait à tout prix quitter Nancy et que si on l'en empêchait il ferait tout ce qu'il fallait pour en être au besoin chassé. Il fit une demande de mutation au 4^e régiment de Tirailleurs tonkinois ; le chef d'état-major de sa division en avertit confidentiellement son père qui avait été son propre prédécesseur dans ce poste¹⁹. Cependant le général de la division continuait à couvrir de fleurs le jeune sous-lieutenant et le félicita, le 2 avril 1886, de la qualité de son travail sur « la valeur des Vosges comme frontière ». Il s'inspira de ce rapport dans *Les Terres meurtries*, publié en 1915 et complété en 1916 dans *Jusqu'au Rhin* ; le roman d'espionnage *L'Homme qui a mis les Boches dedans* comporte également le récit d'une série de reconnaissances.

Pendant ce temps les punitions continuaient d'affluer et la demande de mutation poursuivait son chemin à travers les bureaux. Il fut nommé finalement au 5^e régiment d'Infanterie à Caen²⁰. Notre

sous-lieutenant n'y resta pas longtemps, excédé, il démissionna et sa démission prit effet le 17 mars 1887. Un de ses supérieurs appelé à donner un avis hiérarchique et qui ne le connaissait pas encore, écrivit : « Vu le nombre des punitions encourues par cet officier, et puisqu'il a atteint cinq ans de service depuis le mois d'octobre 1886, il n'y a pas lieu de le retenir. » Ce départ ne signifia pas un retour au calme pour cette tête brûlée, le 5 novembre 1887, il s'engagea comme simple soldat au 2e régiment étranger d'Infanterie et partit aussitôt pour le Tonkin.

Sa trace se perd jusqu'en avril 1889 où le sergent de Pouvoirville du 3e bataillon du 2e régiment étranger en Indochine participa à la colonne de Lai-Chau. Le 22 septembre 1889, il retrouva son grade de sous-lieutenant au 2e régiment étranger puis reçut la médaille commémorative du Tonkin dans son poste de Son-Tay. Rapatrié, puis en congé au cours de l'année 1890, il prépara l'édition de son livre : *Le Tonkin actuel*²¹ contenant une violente critique de la politique coloniale française. Son père, justement inquiet des suites d'un tel livre pour la carrière de son fils, demanda alors à son frère à Paris de s'informer du succès de l'ouvrage auprès de l'éditeur ; celui-ci répondit : « Dommage qu'il n'ait pas paru au moment de Lang-Son²². De toute façon je ne peux rien dire encore » ; il recommandait en même temps de ne pas lever l'anonymat, car le jeune auteur n'avait pas, de toute évidence, demandé à ses supérieurs l'autorisation de publier.

L'entreprise dénotait un esprit d'indépendance et une assurance hors du commun auxquels s'ajoutait une connaissance du pays, tant pour la langue que pour les coutumes, remarquable, compte tenu de la brièveté du séjour.

En octobre 1890, il demanda à repartir en Extrême-Orient et fut nommé Inspecteur de 2e classe de la Garde civile indigène. Il prit le commandement de la brigade de Son-Tay puis celle de Tuyen-Quang²³. Il passa ensuite à Hoa-Binh puis de là à Hai-Duong le 20 mai 1891 où il fut victime d'un accident en service commandé. Le 20 juillet son rapatriement médical fut décidé pour fièvre et anémie palustre. Il embarqua le 5 août à Haïphong sur *l'Annamite* et, mal en

point, manqua le départ du bateau à l'escale d'Alger. Il était cependant à Nancy, en congé, le 18 septembre. Dès son rétablissement il repartit pour un troisième séjour au Tonkin²⁴, affecté comme lieutenant au 1^{er} régiment étranger²⁵.

Les renseignements manquent à peu près complètement sur ce troisième séjour aussi bien administratifs que littéraires, les épisodes rapportés dans ses romans paraissent antérieurs. Peut-être fut-il chargé d'une mission par le ministère des Beaux-Arts dont l'aboutissement fut la publication de *L'Art indo-chinois* en 1894.

Il n'y a pas trace dans l'ouvrage d'une mission officielle si ce n'est les remerciements adressés à toutes les autorités coloniales qui l'aidèrent sans réticence. Le développement des arts était lié, selon lui, à la stabilité politique assurée par la colonisation mais leurs caractéristiques principales découlaient des structures traditionnelles de la civilisation. Comme pour l'occultiste Barlet²⁶ qu'il connut plus tard et Guénon, l'anonymat de l'artiste et le respect de règles strictes étaient essentiels :

L'artiste puise son talent dans l'atavisme de la race et dans le milieu où il est né ; l'unité et l'universalité du symbolisme ont fait à la nation une âme artistique.

Bientôt une levée de boucliers presque unanime le menaça, il fut attaqué avec la dernière vigueur par une grande partie des cadres administratifs et militaires d'Extrême-Orient et défendu avec non moins de vigueur par des amis très haut placés qui ne purent malheureusement le sauver qu'en lui suggérant sa démission, ce qu'il fit. Ses liens avec un individu peu recommandable qui fut peut-être à l'origine du roman *Louis Gabriel, Pirate*²⁷ semblent avoir été à l'origine de cette affaire.

A l'automne de l'année 1892, il quitta l'Armée, démissionnaire le 29 octobre selon le Service Historique de l'Armée qui mentionne pour la même date cette formule ambiguë : « Non activité par retrait d'emploi » ; les Archives nationales utilisant la formule : « Il semble avoir quitté l'Armée dans des conditions douteuses. »

Le nombre et la variété des publications montre qu'il utilisa au cours des années suivantes ses expériences orientales dans le

domaine politique autant que religieux, littéraire, philosophique et artistique.

Une dernière velléité de réintégration dans l'Armée en mars 1895 fut bientôt annulée²⁸ ; sa famille en était-elle à l'origine ? comme elle avait sans doute organisé son mariage au mois de juin avec Marthe Garnier de la Villesbret²⁹. La chronique familiale demeure, sur ce point, la seule source de renseignements ; le mariage ne fut pas heureux et les époux se seraient vite séparés sans toutefois divorcer. A la mort de son grand-père paternel, Antoine-Théodore de Pouvourville, à Mulhouse le 16 novembre 1895, Mme de Pouvourville figure sur le faire-part aux côtés d'Albert. A sa mort, vraisemblablement pendant la guerre, elle vivait à Paris auprès de sa mère. Il existe une mention d'une fille, Andrée-Marthe, qui serait décédée en 1925³⁰.

En 1895, Albert de Pouvourville était officiellement : « Attaché au gouvernement d'Indochine », fonction figurant sur le faire-part mentionné ci-dessus. Il avait alors une activité importante dans les mouvements occultistes, collaborant à *La Haute Science* et publiant à son tour une revue, *La Voie*, de 1904 à 1906. Mais un cloisonnement relatif entre ses diverses activités semble avoir été voulu et les passages de l'une à l'autre étroitement surveillés par lui ; deux existences parallèles ont partagé dès lors son temps, celle du personnage officiel, expert en questions coloniales, conseiller discret des hommes politiques et « l'ésotériste » Matgioi porteur de l'initiation taoïste régulièrement transmise à lui au Tonkin et apôtre d'une spiritualité nouvelle dans la France de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. D'un côté la personnalité, de l'autre le Maître.

LE PERSONNAGE OFFICIEL DU MONDE COLONIAL

Deux langages ont été tenus pour le même Orient, éclairant deux facettes d'un amour unique. La continuité de comportement paraît certaine, sa personnalité n'était pas double, c'est son public qui le fut. L'époque cultivait avec tendresse le goût des officines discrètes, la manie des groupes mystérieux et des maîtres ténébreux ; Matgioi joua là-dessus, il semble s'être bien amusé.

L'usage continu de l'opium dont nous a parlé Guy de Pourville s'est accompagné d'un penchant très net pour le scandale. Dans une courte plaquette publiée en 1903³¹, *L'Esprit des Races jaunes - L'Opium, sa Pratique*, il expliquait longuement la façon de préparer la pipe, les quantités, la fréquence et le dosage des effets. Le *Manuel bibliographique des Sciences psychiques ou occultes*³² perdait tout à coup son côté « esprit fort » pour rendre compte de l'ouvrage en ces termes :

En lisant cette brochure, on se demande si l'auteur conseille l'usage de cette substance soporifique, stupéfiante et toxique, ou si, par les détails très précis qu'il donne sur la manière de procéder, il veut mettre en garde contre les dangers de l'opium. — Quoi qu'il en soit, ce n'est pas le reproche d'incompétence que nous adresserons à M. Matgioi. — Il connaît admirablement le sujet qu'il a traité.

Cependant, au-delà de l'usage personnel, il était sensible à la fonction sociale remplie par l'opium en Asie comme dans l'exécution d'un chef pirate, Van, décrite dans un de ses romans, *Le Maître des Sentences*³³. Van lui devait la maîtrise absolue devant la mort, il marcha vers le bourreau, entouré de sa famille, dictant ses volontés et devisant le plus naturellement du monde.

De hautes personnalités avaient coutume de fumer en sa compagnie et il possédait une collection rare de pipes en ivoire.

Est-il excessif d'attribuer à l'opium certain côté exubérant de son imagination particulièrement sensible dans ses romans indochinois ?

Ainsi des souvenirs personnels très précis se marient à des paysages de rêve et les personnages historiques coudoient des figures extravagantes au fil des pages. On peut regretter que Matgioi ait cédé aussi aisément à la facilité, mésusant de dons poétiques réels et d'expériences irremplaçables qui ont justement fait défaut à toute une littérature d'escale, même la plus célèbre.

Quarante ans après ses séjours orientaux, une conférence faite à l'École des hautes Etudes sociales³⁴ donnait le ton de ses souvenirs en même temps que le style de vie. Pierre Mille, président la séance, le présentait à un public mondain, voire illustre puisque le Maréchal Joffre y assistait, en ces termes :

« L'auteur des "Rimes d'Asie" — car cet homme extraordinaire n'est pas seulement conteur, romancier, historien et sociologue, mais encore poète — est un de ceux qui connaissent le mieux l'Indochine. J'oserais même dire, si l'on n'avait toujours peur de faire de la peine à quelqu'un, qu'il la connaît mieux que personne. Et, s'il la connaît mieux que personne, c'est parce qu'il a eu le bonheur ! — de connaître l'Indochine ancienne, l'Indochine des débuts de notre établissement, ce qui l'aide, maintenant, à comprendre la nouvelle.

Il est tout imprégné de la haute culture annamite, il peut mieux que quiconque penser en Européen et en bon Français, mais, par un magnifique retournement, par une magnifique réversion, il est capable aussi de penser comme un Annamite de haute caste, comme un lettré, comme un mandarin.

Il sait les choses et il sait les gens. Il sait l'élévation de la culture extrême-orientale ; il connaît cette civilisation qui est fondée sur des règles morales, des principes très hauts et très purs.

Ces principes, ces règles, ce serait un grand malheur pour nous de les voir disparaître. Si nous arrivions à les détruire entièrement, nous n'aurions pas grand'chose pour les remplacer. Je crois bien que c'est là ce que pense M. de Pourville. »

Après les compliments d'usage et de brèves considérations politiques, le conférencier, délaissant le style du lettré asiatique, cédait la place au conteur égrenant des souvenirs de marches, repris par l'évocation des somptueux paysages qui l'avaient envoûté.

Quand l'eau ne portait plus le petit vapeur, on prenait le sampan lourd et la jonque, cargo de la rivière ; quand le sampan raclait le fond de l'eau, on prenait le panier en bambou tressé, si léger et si court que le rameur le portait sur son dos ; et quand le panier lui-même n'en pouvait plus, c'était la pirogue à trois planches qui roulait bord sur bord et se renversait quand un passager s'y mouchait sans précaution.

Alors, il fallait prendre les routes, ou, du moins, ce que l'on appelait ainsi ; et c'était, le long des fleuves, le sommet de digues branlantes et sans cesse surélevées ; et c'était, dans l'intérieur, le sentier de brousse, large de cinquante centimètres, où l'on était emprisonné par des laiches coupantes de trois mètres de haut, et sous lesquelles on entendait siffler, souffler, mugir et geindre une faune peu accueillante.... A Viétri, confluent du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, le sol de notre premier poste était crevé comme un tamis : des eaux limoneuses affleuraient partout. Quand la Rivière Claire débordait, nos trous se remplissaient d'eau bleutée, et la rive du Fleuve Rouge était attaquée à revers ; quand le Fleuve Rouge débordait, nos trous se remplissaient d'eaux ocreuses, et c'était la rive de la Rivière Claire qui tombait dans le courant. Tous nos loisirs se passaient à faire la chasse à l'eau et à combler les trous qui se reformaient à chaque inondation.

Puis vinrent les descriptions du paysage de l'intérieur :

C'est la brousse inhospitalière que coupent, de loin en loin, des sentiers étroits à peine frayés, les uns rejoignant entre eux de pauvres hameaux isolés et des pagodes sans adorateurs et sans prêtres, les autres vaguant sans but et se perdant dans les taillis inextricables.

Nul n'y passe, sauf parfois de rares paysans, contraints à une course lointaine et qui rentrent, furtifs, à pas pressés et tremblants. Hors cela, c'est l'abandon, le désert vert, l'empire de la fièvre frissonnante et pâle, le royaume des végétations toxiques, d'où les bonzes d'autrefois extrayaient les treize poisons sacrés et secrets ; c'est le douteux labyrinthe des bruyères géantes et des luxuriantes arborescences : là, pas un cri, rien de vivant, rien d'humain, sinon, dans les années mauvaises, le pirate, qui se coule, en deux courbé, le court fusil au ras du sol entre les buissons épineux, ou le serpent qui fuit en sifflant sous les feuilles tombées, ou, au détour du sentier, dans un inquiétant silence, un mufle fauve, silencieux lui-même, tout à coup dressé au-dessus des herbes acérées, avec sa forte mâchoire, ses lèvres retroussées et ses yeux verts et cruels.

Au-dessus de la brousse, pays favori des anciens pirates, c'est la forêt, l'admirable forêt vierge, que connaissent seuls les anciens Tonkinois et les Cambodgiens des Grands Lacs. J'ai été l'un des plus heureux coureurs de ces régions désertes et magnifiques. Et j'en ai gardé un souvenir vivant.

Les bananiers y étalaient en cercle, au-dessus de leurs feuilles vernissées, les cornets profonds de leurs corolles, pourpres comme le ventre des lézards chanteurs. La conque blanche des arums à l'index rouge, la flûte renversée des daturas d'un vert pâle et mortel, les étamines roses des magnolias blancs, chantent au-dessus de votre tête le concert de leurs couleurs et de leurs odeurs. Aux troncs noueux et sombres des multipliants s'accroche la traîne des strychnos homicides et éclatent les lobes stupéfiants des orchidées. Et les flamboyants ont secoué au hasard, sur le sol, leurs fleurs gigantesques, pour qu'on puisse dormir sur leur lit sanglant. On ne voit pas le soleil. Le dôme des banyans et des pins parasols,

que crève seul le fusèlement des aréquiers sauvages, couvre la terre d'un voile continu. Mais la chaleur souveraine pénètre et recourbe la pointe grillée des lataniers. Epaisse et humide, l'ombre chaude énerve les plantes ; les parfums montent et vibrent ; l'air est irrespirable et tout gonflé de moiteurs ; la sève déborde, les écorces se fendent, les graines éclatent, et le pollen des fleurs flue en cascades dorées, ruisselantes à la fois de mort et de vie.

... Quand un coup de fusil heureux le permettait, on dévorait, à peine cuit, quelque gibier, plume ou poil. Quand l'heure était venue de boire, on tirait l'eau de l'arroyo dans des seaux de toile ; on la mettait, dans des cornets de bambou à bouillir à grand feu, puis on laissait refroidir approximativement : on la passait dans le charbon fin et l'alun, dont nous avons des tubes toujours prêts, puis on la filtrait, puis on la battait pour y incorporer un peu d'air. Enfin, on la buvait, et ce breuvage ressemblait à tout sauf à de l'eau pure. Mais au moins, si elle avait passé sur des feuilles d'arbres toxiques ou sur des gangues de minerais de cuivre, si elle ne faisait pas plaisir, elle ne faisait plus mal.

Et, la nuit venue, quand nous nous couchions, tout abîmés de fatigue, sur un sol qui renvoyait au dôme inexorable et feuillu l'affreuse chaleur du jour nous allumions de grands feux et nous rôtiissions tout contre, afin de nous garer des tigres et des autres hôtes incommodes de la forêt. Alors, recrues de lassitude et les yeux clos avant même de dormir, nous n'avions plus à craindre que les serpents, attirés par la flamme et par l'odeur humaine, et aussi les fièvres des bois, les hématuries et les accès pernicieux que, tout le jour, nous aspirions à pleins poumons, dans l'air mortel des futaies et des taillis.

On retrouve le même accent du vécu dans les évocations des temples et de leurs cérémonies ouvertes ou secrètes ; ces pages, jointes à quelques sonnets tirés des *Rimes d'Asie* et un très beau texte *Les Adieux du Sage*, conseils à un occidental qui regagnait sa patrie, trouvaient naturellement leur place dans l'*Anthologie franco-*

*indochinoise*³⁵. En 1927 E. Charles, à l'occasion de ses noces d'argent littéraires³⁶, le présentait en promoteur de l'exotisme moderne, il le qualifiait de « rêveur de l'action », rapprochant *Le Maître des Sentences de Fumeurs d'Opium* de Jules Boissière. Il attirait par son mysticisme, séduisait par le merveilleux³⁷.

Matgioi avait en effet fréquenté dans le delta Boissière, Bonnetain et le milieu littéraire français³⁸. Cependant son présentateur continuait dans la voie de l'incompréhension qui justifia justement la séparation de ses activités, en parlant de révélations psychologiques et morales et de roman à thèse indochinois : le taoïsme revu par les gens de lettres des années folles.

Les rapports avec les hommes furent l'élément le plus caractéristique de son attitude. Dans le roman initiatique, *Le Maître des Sentences*, il a longuement raconté l'isolement d'un poste dans la jungle et l'étendue de l'incompréhension des Français. Solitude parfaite où tout est étranger, les plantes, les bruits, les paroles et les silences. Les visites au chef du village voisin, le Tong Song Luat lui révèlent progressivement la façon d'aborder et de pénétrer cet univers étrange ; visites de plus en plus fréquentes et plus longues passées à fumer, à échanger des politesses jusqu'au moment où un proverbe cité ou une expression populaire lui donnaient la clef d'une situation précise : changement d'attitude de tel notable, passage annoncé d'un « chef pirate ». Pouvourville apprit le vietnamien, un peu de chinois, il fit également l'apprentissage des rites après avoir abordé les grands textes taoïstes dont nous parlerons plus loin ; ainsi naquit Matgioi, l'Œil du Jour. Mais il restait chef de guerre en même temps, à la tête d'une unité de milice indigène. Le chef de village permit à son fils d'entrer dans la milice. Un document, daté du 19 mai 1891, en chinois classique, recoupe ici le roman³⁹. Il ne s'agit ni d'un acte d'adoption au sens familial du terme, ni d'un contrat d'adoption de maître et disciple mais de l'autorisation donnée par Nguyen Van Lu à son fils Nguyen Van Cang de devenir militaire ; il demandait à l'officier de la 2^e circonscription de prendre soin de son fils et confirmait le consentement de gaieté de cœur de toute la famille. Le nom de Nguyen Van Cang se retrouve en 1905 et 1906 à Paris dans

la revue *La Voie*, fondée par Matgioi, signataire d'articles contre les missionnaires, d'accent très combiste.

L'ambiguïté de cette filiation fut soigneusement entretenue par notre nouveau taoïste ; pour le public occultisant on trouvait là la preuve d'une transmission initiatique taoïste, pour le public littéraire une aventure extraordinaire, pour l'administration coloniale un exemple de rapport, somme toute assez rare avec les autorités indigènes traditionnelles.

L'exaltation de l'épopée de la conquête, les récits de combat, le souvenir des grandes figures de l'amiral Courbet, d'Auguste Pavie dans *L'Annam sanglant* ou *De l'autre côté du mur*⁴⁰ s'accompagnaient de critiques acerbes et d'une condamnation explicite de la politique coloniale pratiquée, en particulier du régime militaire.

Par la voix du Maître des sentences il reprochait aux Français l'injustice permanente due non pas à la méchanceté mais à l'ignorance ; rien d'étonnant commentait Matgioi venant de gens qui ne prenaient même pas la peine d'apprendre la langue du pays et dont les opinions se lisaient sur le costume : militaires, administrateurs civils, colons, industriels, etc.

En 1928, il n'avait pas changé d'avis et se montrait peu tendre dans l'article de *Panorama* déjà cité :

Je sais de nos successeurs installés à Hanoï ou dans tel grand centre, qui accomplissent leur besogne administrative quotidienne comme s'ils étaient dans la métropole, qui vont régulièrement de leur maison à leur bureau et de leur bureau à leur maison, comme à Brive ou à Carpentras, sans rien voir, autour d'eux, d'une humanité en évolution, qui déçoit tout autant qu'elle progresse. Ils croient avoir fait tout leur devoir en étant de bons fonctionnaires⁴¹.

En même temps la fascination de l'Asie demeurait toujours aussi forte, une plaquette consacrée à Pavie en 1933⁴² contenait une violente charge contre Clemenceau qui n'avait pas compris la nécessité de la colonisation.

Plus que le peuple les mandarins sont difficiles à situer. Je ne dis pas : à convaincre et à connaître, car je présume que toujours nous les convainçons peu et nous les connaissons mal. Nous avons tout de même, dans ces époques initiales, obtenu près d'eux des résultats que nos cadets n'obtiennent plus. Oh ! ce n'est pas que nous fussions plus intelligents qu'eux ni mieux préparés. Mais nous avons sans doute plus de curiosité et d'enthousiasme... Je me suis fait là des amitiés sûres, non pas de cœur, mais de cerveau ; et je crois que jamais nous n'avons approché de plus près cette forteresse souriante, mais escarpée et probablement inviolable qu'est l'âme jaune⁴³.

Les difficultés de sa carrière et son rôle comme conseiller politique occulte, ayant ses entrées dans les ministères s'expliquent par ce non-conformisme joint à un savoir-faire et à un savoir-dire de bon ton. *La Question d'Extrême-Orient* parut avec une préface de Gabriel Hanotaux et *Les Défenses de l'Indochine*⁴⁴ avec une lettre du président Doumergue. Membre de l'Institut colonial français depuis 1898, il assura à partir de 1904, le secrétariat général du Comité des Congrès coloniaux⁴⁵.

La qualité de ses analyses politiques se fondait sur une pratique des gens et une connaissance des sociétés secrètes à qui il attribuait un rôle déterminant dans les événements historiques. A la veille de la guerre, il dressait un tableau remarquable de la révolution chinoise dans *La Revue de Paris*⁴⁶ :

... Depuis une dizaine d'années, la Chine, pays de toutes les traditions et de toutes les immobilités, est devenue le pays de toutes les surprises. L'éveil d'une nationalité et d'un sentiment patriotique, inexistants jusqu'ici ; le consentement à la création de forces maritimes et militaires ; la résignation, presque joyeuse, à l'impôt du sang, toujours refusé depuis des siècles ; la guerre à l'opium ; la centralisation de certains services de l'Etat ; la recherche de la personnalité internationale et la prétention à une politique extérieure ; l'accession, enthousiaste et presque trop rapide, aux progrès et aux idées modernes, — tout cela est

bien fait pour étonner l'homme de race blanche, qui a étudié de près le tempérament chinois. Mais, de toutes les choses stupéfiantes qu'il enregistre, la plus inouïe est certes la rapidité et l'inconcevable unanimité, avec lesquelles tout le peuple chinois se précipite vers le réformisme, et, du réformisme, vers la révolution antidynastique et républicaine... La Chine est la terre des sociétés secrètes ; et le Jaune est un conspirateur-né, qui ne saurait prendre une tasse de thé hors de chez lui, sans raser les murailles et sans échanger des mots de passe. Il applique le système de la société secrète à tous ses besoins ethniques, politiques et sociaux, et même à ses plaisirs. Parmi les associations qui pullulent en Chine, il en est deux dont l'importance est incontestable. Et c'est l'une des deux qui, depuis tantôt soixante années, dirige de façon occulte, mais souveraine, les mouvements populaires et même, parfois, la politique de l'Empire. C'est le « Bachlienhohei », ou « Nénufar blanc », dont les menées secrètes remontent jusqu'à la conquête mandchoue, jusqu'à l'intronisation, sur le Trône Céleste, d'une dynastie étrangère, et qui seulement aujourd'hui triomphent.

Le Nénufar blanc est issu de la société première, le Thien-Dia-Nhien (Ciel-Terre-Homme), ou Triade, qui est la plus ancienne et qui est demeurée la plus nombreuse des associations occultes de race jaune. On voit des traces de l'existence de la Triade au II^e siècle avant J.-C. ; mais elle n'eut son plein épanouissement qu'au XIV^e siècle, à l'avènement de la dynastie mongole. Exactement à la même époque, dans la presqu'île méridionale de l'Asie, l'Empire khmer s'écroula sous les coups des Birmans et des Siamois, et disparurent les Rois rouges qui régnaient à Angkor. C'est à cette date, fertile en conspirations, que les sociétés secrètes étendirent sur l'Asie jaune toute entière une griffe aujourd'hui toute puissante, et qui, jamais plus sans doute, ne lâchera prise.

Une autre cause de la diffusion extraordinaire des sociétés secrètes réside dans le Gen, ou solidarité, qui s'exerce entre

Chinois de la façon la plus ingénieuse. Leur race étant prolifique, de nombreux Chinois s'expatrient chaque année. Que devient, hors des frontières, la solidarité, par quoi le Chinois ressent le désir impérieux d'être relié à la terre natale, dans laquelle ses plus vénérables traditions lui ordonnent d'être inhumé ? Ce lien, qu'il chercherait vainement dans la sollicitude de l'Etat, les sociétés secrètes le lui fournissent. Il n'est pas, en pratique, un Chinois, habitant hors de Chine, qui n'en fasse partie.

Enfin le système gouvernemental, appliqué par les souverains, laisse la plus grande licence aux fonctionnaires et le moins de recours possible à l'administré. Comme il y a peu de probité administrative, l'Empire fourmille des abus les plus criants. Les sociétés secrètes sont les appuis des gens lésés, qui ne peuvent demander réparation nulle part. Et la crainte qu'elles inspirent arrête bien des magistrats dans leurs prévarications...

... J'ai eu affaire personnellement, pendant mes séjours en Extrême-Orient, aux représentants de ces fraternités occultes, et je dois dire que je n'ai jamais rencontré chez eux de sentiments xénophobes, bien au contraire. Ces chefs s'étonnaient avec une naïve franchise, que nous, Français, nous ne les aidassions pas dans leurs entreprises... Car ici, et particulièrement au Yunnan, les conducteurs du mouvement révolutionnaire et occulte ont les idées, les ardeurs, et jusqu'aux allures des hommes de 1792, dont nous avons fait l'éloge devant les Chinois, dans nos universités indo-chinoises. J'ai pu avoir des extraits des discours des chefs civils et militaires au Yunnan : c'est la prose ardente, altière et désintéressée des Desmoulins et des Saint-Just. Et c'est chez nous, dans notre passé, et à notre contact, que les Chinois ont puisé les passions qui les animent et la manière même de les exprimer. C'est des exemples de la France révolutionnaire que, très haut ils se réclament. Oserons-nous soutenir qu'il n'y a pas, dans le cœur généreux de la race française, quelque sentiment qui leur soit sympathique ? Les Chinois le savent ; leurs chefs le leur répètent sur tous les tons. Ce qu'ils ne savent pas, c'est que le statut international des

peuples civilisés nous interdit de secourir, sinon d'applaudir en eux les idées qui nous sont les plus chères, et pour le triomphe desquelles nous avons affronté l'Europe.

Et je ne puis m'empêcher de reproduire ici la conclusion d'une lettre d'un des chefs réformistes, lettre que j'ai eue entre les mains : « Comment se fait-il que vous ne nous souteniez pas de toutes vos forces, nous qui aimons les mêmes principes que vous, et qui, pour jouir des mêmes libertés que vous, n'hésiterions pas à mettre le Yunnan sous votre protectorat moral ? »

Bien entendu, cette lettre est d'hier et ce qu'elle dit est en retard sur aujourd'hui : il n'en est pas moins vrai que l'hégémonie morale et la liberté économique de la France dans le Sud chinois sont toujours parmi les articles de foi des révolutionnaires ; mais il y faut ajouter cette réserve que ces avantages, volontiers consentis, excluent toute ambition politique et territoriale, et que l'ère des conquêtes, brutales ou déguisées, est bien finie en Chine, pour nous comme pour tout le monde⁴⁷.

Après avoir rappelé l'action de Sun-Yat-Sen et du Nénuphar blanc au Yunnan et jusqu'en Indochine, il soulignait la coexistence des éléments révolutionnaires et traditionnels dans leur pensée comme dans une nouvelle société dite « de la Mort complète » succédant au « Nénuphar blanc » et prévoyant le suicide final, en cas d'échec, devant la porte de celui que l'on n'a pu vaincre. La conclusion était nette : Que ce soit lui ou un autre, d'ailleurs, la Chine se souvient des gloires et des libertés passées. Elle ne les a plus. Elle veut les ressaisir. Elle ne se donnera qu'à un maître ou à un régime qui lui en assurera le retour⁴⁸.

Dans un contexte politique différent il réaffirma le rôle essentiel des sociétés secrètes à l'occasion d'une nouvelle publication : *Griffes rouges sur l'Asie*⁴⁹, revenant sur les aspects antimonarchiques du taoïsme avec sa hiérarchie élue et la correspondance entre le fonds religieux chinois et le communisme. Pour l'Indochine, il revint sans cesse sur l'importance politique qu'eurent les contingents annamites

sur le front français pendant la première guerre mondiale, le rôle du groupe « Jeune Annam » à Canton et le congrès à Hong-Kong, en mai 1929, des jeunesses révolutionnaires annamites. Encore une fois la politique coloniale française était mise en cause qui avait permis, par la modification inconsidérée des structures sociales traditionnelles la bolchévisation des masses opérée selon les règles du Komintern : « La grande propriété s'est formée au détriment même des mœurs ancestrales ; la rizière communale a diminué ; la rizière où dormaient les aïeux a été ravie aux descendants. » Il était significatif que les nouveaux riches annamites aient été les premiers molestés.

Face à l'Allemagne, les choix étaient plus faciles, dans *L'Homme qui a mis les Boches dedans*⁵⁰, Albert de Pouvourville se présentait en agent secret, le caractère autobiographique du roman est d'ailleurs confirmé par une dédicace faite à sa fille, en date de 1922 et signée Matgioi : « A ma petite chérie, l'histoire de ce que fit son père, afin qu'elle demeurât française⁵¹. » Il s'agit d'une suite de récits de reconnaissances sur les Vosges et des forts alsaciens, notamment le Fransecky de Strasbourg. Des épisodes dignes des meilleurs romans policiers actuels alternaient avec des digressions psychologiques dans le style de Paul Bourget⁵² et des analyses de l'âme alsacienne et lorraine dans celui d'Erckman-Chatrian⁵³. Quant à l'Allemagne, le contenu est conforme à ce que le titre laissait présager.

Après *Nouveaux Avatars d'A 29 Agent secret*, en 1933, et *L'Œil n° VII*, en 1935, une vingtaine de brochures, chez le même éditeur⁵⁴, présentent sous une forme vulgarisée, une anticipation de la guerre à venir, le même souci de la frontière de l'Est s'y retrouve accompagné de quelques visions stratégiques quelque peu abîmées par les lois de ce genre littéraire particulier. L'auteur mélange aux valeurs guerrières traditionnelles et à la confiance dans les chefs⁵⁵, l'utilisation d'armes nouvelles et scientifiques : chars amphibies, rayons, hélicoptères (navigyres).

La ligne Maginot y est exaltée comme défense mais elle se double d' « une route de feu » allant de la Tchécoslovaquie à l'Alsace que

nous maîtrisons par notre supériorité aérienne et par laquelle une communication avec nos alliés reste possible⁵⁶.

Un an avant, Matgioi déjà redevenu pour l'occasion Pouvoirville, avait publié un autre titre quelque peu inattendu : *Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples*⁵⁷. Certes l'anticléricalisme, l'antichristianisme même avaient été un pilier de sa pensée⁵⁸, ce changement d'appui paraît cependant peu significatif, il est fréquent dans le monde des occultistes. En 1909, rédigeant une biographie de son ami d'enfance Stanislas de Guaïta⁵⁹, il avait affirmé : « Il importe peu que Guaïta soit mort dans les bras de l'Eglise où il naquit et cette solution, simple et sentimentale, n'a rien ni pour nous troubler, ni pour nous déplaire⁶⁰. »

Plus étonnants peut-être sont l'obtention de l'imprimatur et la préface de Mgr Baudrillart, directeur de l'Institut catholique de Paris et l'avant-propos de Mgr Henry, président général de l'Œuvre de Saint François de Sales. Les illustres prélats furent d'ailleurs les premiers surpris :

« Monsieur, vous avez désiré de moi quelques pages de préface à votre livre sur sainte Thérèse de Lisieux. Etait-ce nécessaire ? Non certes. Votre nom est connu, vos œuvres nombreuses et goûtées et vous êtes de ceux qui n'ont pas besoin d'être présentés pour être accueillis... Qu'importe ! Aujourd'hui que je vous ai lu, je ne vous demande plus vos raisons et suis simplement heureux de pouvoir dire de votre livre tout le bien que j'en pense... »

Voici la Vie du ciel, l'héroïcité, la béatification, la canonisation et, avec elles, la voie thérésienne proposée aux chrétiens comme moyen de sanctification et de salut. Et vous décrivez cette voie avec la compréhension et l'accent d'un cœur qui a senti et pratiqué pour son compte, — vous ne m'en voudrez pas de le supposer, — ce qu'il démontre et propose aux autres. Petite voie accessible à tous, faite de confiance, d'obéissance...

L'avant-propos continuait ainsi : « Sans vous écarter du sujet que vous traitez, après l'avoir étudié sous tous ses aspects, avec

le regard profond de l'historien, vous l'enrichissez de points de vue historique, psychologique, patriotique et largement religieux qui lui donnent une ampleur magnifique... C'est alors qu'avec vous je déroulais, ravi, les pages d'histoire que vous évoquez, pour y suivre votre pensée très juste sur les appuis de l'humanité que vous saluez du titre d'intercesseurs. »

Un instant, je me crus emmené un peu loin dans la forêt, mais quand, à leur tour, sont passés devant moi les intercesseurs de France : Geneviève, Clotilde, Jeanne d'Arc et Thérèse, j'ai vu la lumière rentrer dans la clairière : et, sous les grands arbres de votre idée si habilement développée en ses progressions très lumineuses, j'ai senti resplendir Thérèse au ciel de notre France⁶¹.

Cependant la contradiction est moins profonde qu'il y paraissait tout d'abord. Le choc de la guerre est sensible dans son argumentation qui fait de l'exemple de Sainte Thérèse une petite Voie accessible à tous, une médiation céleste comme il s'en produit pour guider les masses quand un peuple est en danger de mort :

L'histoire n'est pas, tout simplement, comme le laisserait entendre un enseignement trop primaire, une succession de faits qui ne se tiennent entre eux que par le rapport des dates. La « philosophie de l'histoire », terme un peu bien ambitieux mais contemporain, montre une série de causes se renouvelant au cours des « ères », et engendrant des conséquences, non pas identiques, mais similaires et, dans le sens géométrique, semblables. Une forte nationalité, une bonne compréhension de la Patrie, d'une entité ethnique provoque, dans les moments difficiles, cette union des cœurs, qui produit le « Génie intercesseur », lequel personnalise les grands peuples aux heures difficiles. Et la qualité de l'intercesseur marque la puissance spirituelle du peuple et présage la grandeur de l'intervention.

Il est une chose remarquable : c'est que, au recul des siècles, ce qui nous reste de l'existence des peuples depuis longtemps

disparus se résume précisément dans les Intercesseurs, qui ont synthétisé, dans leur vie ou leur mort, les phases majeures de leur histoire, le reste, sous le nivellement des ans, devenant poussière négligeable. A ces lumières, réduites comme nombre, mais éclatantes dans leur isolement, on peut encore mesurer la valeur ethnique d'un groupe humain et le rôle qu'il a joué dans le monde. Essayons de déterminer la place que, dans cette histoire définitive et, pour employer un terme connu, vue de Sirius, les intercesseurs français ont donnée et donneront à notre pays...⁶².

Pour nous qui croyons et qui savons que l'histoire est conduite par un Meneur de jeu qui n'est ni le hasard ni la prévoyance humaine, ni le simple déroulement obligé des événements, nous disons que le Ciel intervient pour faire surgir, à son heure, l'homme providentiel, l'homme du destin, comme disait la tragédie antique, et pour lui faire prendre conscience de son rôle et l'aider — en sortant de soi — à le réaliser pleinement, grâce à la lumière intérieure, grâce à la force spirituelle — que la foule nomme génie — et que les chrétiens appellent : la grâce⁶³.

Certes la place du Christ comme médiateur par excellence ne paraît pas évidente dans ces lignes. Il est donc préférable de rattacher cet épisode au sentiment national de Matgioi plus qu'à une évolution du sentiment religieux.

Il eut la chance de mourir le 30 décembre 1939⁶⁴ sans avoir connu la défaite et se souvenant de la frontière de l'Est. Non sans humour, il avait évoqué sa mort dans la réponse faite à E. Charles au cours de ce banquet littéraire du *Monde Nouveau* :

La cérémonie d'aujourd'hui est une façon d'avertissement (protestations dans la salle) mais si ! Cet avertissement me demande de regarder derrière moi et de voir le temps qui me frappe sur l'épaule et verse sur ma tête le dernier grain de son sablier. Je ne m'en attriste pas du tout. C'est avec bonne humeur que j'accueille ce visiteur toujours attendu et nécessaire⁶⁵.

LE MAITRE

Tout comme la fumée, le goût des sociétés secrètes ne l'abandonna jamais ; la fréquentation des chapelles occultistes et des groupes ésotérisants prolongea ses activités indochinoises. Volet discret plus que caché de sa vie puisqu'il affichait l'existence du secret non sans une certaine ostentation. On peut lire dans le compte rendu du banquet déjà cité, organisé par *Le Monde nouveau*, un passage de la présentation⁶⁶ qui montre le peu d'étanchéité des cloisons :

Il s'initie à leur pensée (des Indochinois), à leur idéal métaphysique, aux textes secrets de leur philosophie et de leur histoire... Il est Matgioi, c'est-à-dire le philosophe qui veut initier l'Occident à la métaphysique chinoise, c'est-à-dire celui qu'un de ses biographes appelle le premier importateur en Occident de la sagesse extrême-orientale, de cette sagesse dont il me paraît que l'Occident ne laisse pas d'avoir grand besoin.

Sa réponse s'attachait à jeter un pont entre les deux rives de ses activités :

Nous avons, curieux de philosophie, essayé, en nous servant même de leurs sociétés secrètes, de pénétrer les plus profonds arcanes et de comprendre ces sens mystérieux dont mon ami d'enfance Stanislas de Guaïta prétendait un jour dérober l'unique et lourde clef.

Le même esprit d'indépendance qui avait marqué sa vie militaire dicta sa conduite et les brouilles furent également nombreuses avec les occultistes.

A son retour d'Orient la seconde renaissance occultiste battait son plein, loin d'une Franc-Maçonnerie préoccupée surtout de politique.

La Société théosophique, après la mort d'H.P. Blavatsky en 1891, jouissait d'une audience remarquable, malgré les disputes d'une succession qu'A. Besant enleva de haute lutte. De supposés Mahatmas tibétains garantissaient la transmission d'une doctrine ramassant dans son chalut des éléments épars de toutes les cultures religieuses. Le ton nettement antichrétien ne suffit pas à séduire Matgioi plus apte qu'un autre à démonter les artifices du décor. Sans doute fréquenta-t-il quelque temps leurs assemblées, une réédition, bien tardive il est vrai de *Au Pays des Montagnes bleues*^{67,68} de Mme Blatvasky fut préfacée sans illusion par lui. Le ton paraît en effet quelque peu ironique : tous les ésotéristes orientaux tombaient d'accord avec l'auteur sur l'unité de la connaissance mais l'esprit de propagande leur était étranger. Matgioi concluait sur l'idée que l'essentiel de l'enseignement de l'illustre fondatrice de la S.t. avait dû rester secret.

Déjà Papus avait rompu avec la branche parisienne, Hermès, de la Société en 1890 et fondé conjointement le Groupe indépendant d'Etudes ésotériques et les Loges martinistes⁶⁹.

Stanislas de Guaïta avait, de son côté, créé l'Ordre de la Rose-Croix à la suite de ses démêlés bien connus avec l'abbé Boullan du Carmel vintrasien⁷⁰. La volonté de ces deux groupes de redonner vie à un ésotérisme chrétien ne rentrait pas dans les vues du jeune initié taoïste débarquant du Tonkin ; sans participer directement à leurs activités, il les côtoya et on y retrouve ses amis. Léon Champrenaud tout d'abord qui fut membre du Suprême-Conseil de l'Ordre martiniste et du comité de rédaction de *L'Initiation* sous le pseudonyme de Noël Sisera, Gary de Lacroze, le poète Victor-Emile Michelet⁷¹ dont les noms se retrouvent de groupes en groupes.

Pouvoirville collabora régulièrement à *L'Initiation* en 1894 et 1895, sous le pseudonyme de Mogd mais il fut attaqué par Sedit⁷², le plus attaché de tous les rédacteurs à l'hermétisme chrétien et son nom disparut progressivement jusqu'en 1902.

Michelet a rapporté dans *Les Compagnons de la Hierophanie*⁷³ les rencontres de la Librairie de l'Art indépendant ; autour d'Edmond Bailly se retrouvaient des poètes symbolistes et des occultistes, des

romanciers et des peintres, des musiciens. Ce milieu, plus ouvert que les organisations initiatiques était riche de personnalités comme Villiers de L'Isle-Adam, Mallarmé, H. de Regnier, Pierre Louys, L. Ménard, Catulle Mendès, Erik Satie, C. Debussy, F. Rops, O. Redon, Toulouse-Lautrec. Le Soufi Inayat Khan et ses frères y parlaient de la musique sacrée des Indes, Matgioi du taoïsme.

Bailly édita en 1893 et 1894 *La haute Science*⁷⁴, revue documentaire, selon le sous-titre, de la tradition ésotérique et du symbolisme religieux. A l'opposé de l'occultisme-spectacle dont le Sâr Péladan et Papus avaient le secret, on y pratiquait un retour aux textes qui constitua, une fois cette mode passée, un apport beaucoup plus solide. L. Ménard y traduisit les *Hymnes* de Proclus, P. Quillard Porphyre et Jamblique, R. Basset des apocryphes éthiopiens, A.F. Herold l'Upanishad du Grand Aranyaka, Burnouf le Rig-Véda, J. Bois⁷⁵ la philosophie occulte d'Agrippa, Huysmans des fragments d'A.C. Emmerich, Matgioi le Tao et le Te de Lao-Tseu.



Albert de Pourville saint-cyrien.



Le jeune officier après sa première campagne.



Matgioi et Nguyen Van Cang.



L'Inspecteur de la milice indigène.

Dans les années qui suivirent, un autre cénacle, la Librairie du Merveilleux de Chamuel⁷⁶ publia plusieurs livres de Matgioi : *Le Taoïsme et les Sociétés secrètes chinoises* ; *L'Esprit des Races jaunes, l'Opium, sa pratique* ; *L'Affaire de Siam*⁷⁷.

Le premier Saint Synode de l'Eglise gnostique universelle se tint dans ses locaux : le Patriarche Valentin II (Jules Doinel)⁷⁸ y réunit onze évêques et une sophia. Papus, Sedir, Chamuel étaient naturellement présents, plus tard Matgioi, Champrenaud, Fabre des Essarts, Verdad-Lessard et Guénon se joignirent à eux⁷⁹. Bientôt Valentin II, républicain ardent et ancien maçon qui, changeant de camp, avait publié sous le nom de Jean Kotska de violents pamphlets antimaçonniques⁸⁰ perdit son poste d'archiviste à Orléans à la suite d'une brouille avec le préfet du Loiret. Il aurait en même temps abjuré la gnose entre les mains de l'évêque d'Orléans⁸¹ et déposé son Palladium sur l'autel de Sainte Philomène à Ars.

Fabre des Essarts devint donc Patriarche en 1895 sous le nom de Synésius ; quinze sièges d'évêques se trouvaient pourvus en 1899 mais une scission se produisit avec le groupe de Lyon dirigé par Jean Bricaud qui prit le titre de Jean II. Pouvourville, devenu Simon, Champrenaud alias Théophane⁸² et Guénon alias Palingénus, à partir de 1908, restèrent fidèles à Fabre des Essarts.

Jean II étant reconnu à Paris par Papus eut accès aux colonnes de *L'Initiation*. Une petite guerre s'en suivit entre Papus et les amis de Synesisus.

Profitant de la loi de 1901, ce dernier groupe déposa à la préfecture de la Seine une déclaration et statuts de l'Eglise gnostique de France, accompagnée de vingt-cinq signatures. La nouvelle église se présentait comme une doctrine philosophique traditionnelle respectueuse de la République, égalitaire et démocratique. Les statuts furent publiés à l'occasion d'une instruction de Simon et Théophane. Le Patriarche, dans son Imprimatur, rédigé en sa tente apostolique de Montségur, se félicitait de voir dominer les querelles individuelles et confirmer Valentin par Weng-Wang et le Tau par le Tao.

Il est digne, juste et salubre, au moment où s'accomplit cette agonie des anciens dieux, pleine d'infinie tristesse, dont parle Anatole France, où s'effondre, dans la poussière du chemin, l'échafaudage vermoulu des doctrines individualistes et des religions jéhovistes, où l'athéisme tente d'instaurer sur leurs ruines sa sinistre désolation plus affreuse encore que l'enfer de la théologie, il est digne, juste et salubre de crier *urbi et orbi* qu'il est une tradition qui ne saurait mourir, à qui d'ailleurs toutes celles qui ont vécu jusqu'à présent ont emprunté leurs éléments de vitalité, et que cette tradition s'appelle la sainte Gnose.

Dans l'avertissement qui suivait l'Imprimatur, Simon et Théophane insinuaient que l'on avait peut-être voulu reconstituer un peu vite les rites, la liturgie et la doctrine avant la philosophie traditionnelle qui les supportait, ils donnaient cependant au contenu de leurs instructions un caractère officiel : « Tous ceux qui désirent faire partie des centres

initiatives et gnostiques devront justifier de la connaissance des matières que nous traitons ici. »

Synesisus crut bon, malgré tout, d'ajouter des notes personnelles à chacun des chapitres, explicitant la doctrine sous l'angle de l'histoire des mouvements gnostiques.

D'octobre 1909 à février 1912, Guénon-Palingénus publia une nouvelle revue, *La Gnose* dont les deux premiers numéros portaient en sous-titre : organe officiel de l'Eglise gnostique universelle bientôt changé pour : revue mensuelle consacrée à l'étude des sciences ésotériques. Matgioi, débarrassé bien vite de Simon, y collabora pour un article en deux livraisons⁸³ : « L'erreur des religions à forme sentimentale ».

Les Enseignements secrets de la Gnose, titre donné à l'instruction dont il a été question plus haut étaient parus dans la collection de *La Voie* chez Bodin après la faillite du trop lettré Edmond Bailly⁸⁴ ; cette collection, accompagnée d'une revue du même nom, succédant à *La haute Science*, absorba l'essentiel des activités de Matgioi. A côté de ses œuvres majeures : *La Voie métaphysique* et *La Voie rationnelle*⁸⁵, on trouvait : *La Synthèse concrète* et *L'Espace* de F. Warrain⁸⁶. *La Voie sociale* et *La Langue sacrée d'Akkad* de L. Cézard⁸⁷ annoncées, ne parurent pas.

Pendant trois ans, en 1904-1905-1906 la revue rassembla des collaborateurs de valeur : les gnostiques tout d'abord comme Synesisus, Sophronius (le Dr Fugairon), Enorphos, Johannes (J. Bricaud) voyaient dans leur mouvement la tradition primordiale vivante ; Matgioi, dont chaque livraison contenait un article, développa principalement la conception extrême-orientale de la connaissance et donna le contenu des *Enseignements secrets de la Gnose* chapitre par chapitre ; Nguyen Van Cang dont nous avons déjà parlé écrivit sur le non-agir, les jongleurs, les missionnaires⁸⁸ ; J. Silvestre traita des origines occultes des états asiatiques. Hindouisme et bouddhisme n'étaient pas tout à fait absents avec Guymiot, un certain D.N.S.D. brahmine, Hamatha Agamyia Guru⁸⁹, Léonce Cézard⁹⁰ ; un article d'Enorphos⁹¹ récusait le rôle révolutionnaire que l'on avait prêté au Bouddha. On retrouve

également les noms de C. Barlet qui présenta sa « Sociologie synthétique » en 1904, des ésotéristes chrétiens « progressistes » Alta et A. Jounet, de Marc-Haven, ami de Papus, de Larmandie, ami et disciple fidèle de Péladan, de Leleu, de F. Warrain et même de J. Bricaud, le Patriarche ennemi⁹².

Un article, en date d'avril 1906 est susceptible d'éclairer la rupture avec Papus, il s'intitulait : « Guaïta et le problème du mal » préfigurant le petit ouvrage consacré par Matgioi à son ami et qui parut assez tardivement⁹³, après que Barrès lui eut rendu hommage dans *Amori et dolori sacrum*⁹⁴. Il commençait par la description des souvenirs d'enfance et quelques lignes acerbes contre la famille de Guaïta qui avait massivement détruit papiers et correspondances⁹⁵ ; il interprétait ensuite l'évanouissement final du dieu du mal dont avait parlé l'auteur du *Temple de Satan* comme la conversion ultime d'un occidental au Nirvana oriental. Mais cette conversion tardive d'un homme qui n'avait connu qu'une branche secondaire et inférieure de l'ésotérisme oriental, l'école de Madras, était peu significative. Papus ne pouvait souscrire à une telle idée, *L'Initiation* avait consacré un numéro spécial à la mémoire de Stanislas de Guaïta⁹⁶ et le Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste décidait de commémorer chaque année sa mort⁹⁷. Quant à l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, création de Guaïta, il fut présidé par Barlet puis par Papus lui-même. Le congrès spiritualiste et maçonnique de 1908, œuvre du même Papus marqua la rupture définitive entre Matgioi et « l'occultisme papusien », rupture d'idées autant que de personnes. Le congrès provoqua en effet de forts remous dans le monde des maçonneries parallèles, en particulier pour les rites de Memphis et Misraïm et une violente polémique avec *L'Acacia*, organe du Grand Orient de France, suscitée par les intrigues d'un extraordinaire aventurier occultiste allemand Théodore Reuss⁹⁸. Les ennemis de Papus se retrouvaient avec le jeune Guénon qui avait également rompu dans la revue *La Gnose* dont nous avons déjà parlé, bientôt rejoints par Barlet à la suite d'une scission dans l'association des « Amis de Saint-Yves d'Alveydre » qui ne s'accordaient pas mieux que ceux de Guaïta. Mais *La Gnose* n'était pas occultisante, Matgioi y représentait

la tradition extrême-orientale, Guénon penchait vers l'hindouisme et le soufisme, et Champrenaud se muait lui-même de Théophraste en Abdul-Haq⁹⁹.

La guerre acheva ce que l'évolution des idées avait déjà fortement avancé et une approche différente de l'ésotérisme prévalut dans laquelle la pensée de Matgioi joua un rôle non négligeable bien qu'il eût pris lui-même ses distances vis-à-vis des groupes et des organisations tout en gardant ses fidèles.

Sa position définitive est explicitée dans *La Voie rationnelle*, au chapitre IX¹⁰⁰ :

Mais, je le répète très nettement, il n'y a pas de terrain d'entente pratique entre les sociétés collectives des deux races ; et si, par impossible, par suite d'une organisation dont les moyens nous échappent, ce terrain d'entente pratique venait à exister, les collectivités jaunes refuseraient d'y descendre.

C'est pourquoi il est impossible d'ajouter foi à une information déjà ancienne — et dont je n'aurais certes pas parlé, si sa répétition dans le volume *l'Invasion jaune*, par le commandant Driant, n'avait appelé l'attention sur elle — information d'après laquelle une société secrète jaune et un groupe occultiste européen auraient uni fraternellement leurs buts et leurs symboles.

« Nous sommes heureux d'annoncer, dit la revue *l'Initiation* de mars 1897 (et le commandant Driant le répète dans *l'Invasion jaune*, p. 486), au Suprême Conseil, la création à San Francisco de la première loge martiniste chinoise, sur laquelle nous fondons de grandes espérances, pour l'entente de notre ordre avec la Société de Hung. »

Et le commandant Driant ajoute : « La Société de Hung est la société mère des Boxers chinois. Ces relations de sectes paraîtront invraisemblables à nombre de lecteurs, qui ne voient pas les progrès des sociétés occultes visant à l'internationalisme. Elles sont rigoureusement vraies. »

Ces affirmations sont rigoureusement une fable. Je ne sais pas si des Chinois, ni quels genres de Chinois se sont introduits

dans la loge martiniste de San Francisco, ni même s'il y a eu une loge martiniste à San Francisco. Ce que je sais et affirme, c'est que jamais la Société de Hung — puisque Société de Hung il y a et qu'on semble viser une société entre toutes, et le nom spécial et temporaire d'une secte de cette société — ne s'est affiliée au Martinisme ; c'est que jamais la Société de Hung, ni quelque autre société secrète chinoise que ce soit, n'a entretenu la moindre relation même épistolaire, avec le Martinisme, ni avec quelque autre société occulte occidentale que ce soit.

Pour se livrer ainsi, les Chinois connaissent trop bien le tempérament blanc, et combien peu secrètes sont leurs sociétés occultes.

LE MODELE ORIENTAL

La Voie métaphysique et *La Voie rationnelle* contiennent l'essentiel de la pensée de notre auteur, inséparable de l'expérience vécue et à l'origine, aussi peu intellectuelle que possible. Là se trouve également la clef de la contradiction apparente entre le rejet absolu des valeurs occidentales et l'attachement à la patrie et à la colonisation. Matgioi ne partagea pas l'illusion commune à la plus grande partie de ses contemporains d'une histoire leur appartenant, ou plutôt leur appartenant désormais ; l'évolution des autres peuples était alors comme résumée, symbolisée dans quelques modèles archétypaux aisément baptisés sagesse. Ayant souffert de la fièvre et reçu des coups de feu, il savait, pour avoir été proche d'y laisser la vie que l'histoire se faisait tout autant dans les villages des hauts plateaux et que la connaissance y éclairait les hommes. Le but n'était pas d'occuper et d'assimiler l'Indochine mais de lui ravir un secret. Il pensa que l'humanité avait repris sa marche vers l'Orient, un Orient tout proche de la tradition primordiale. L'aventure intellectuelle, politique et militaire d'un Occident triomphant mais spirituellement dévoyé pouvait le ramener à son point de départ. Ainsi s'expliquait le paradoxe d'une croyance au progrès dans un cycle descendant, les temps mûrissaient. L'Asie livrait par la force ses secrets et le soldat européen buvait à la fontaine de jouvence¹⁰¹.

Sur un autre plan, il existe une convergence réelle entre la tradition vivante et populaire telle qu'il la vit au Tonkin et le mouvement traditionnaliste européen qui dans l'ambiance romantique du début du siècle avait opposé à la pseudo-intellectualité des Lumières le vieux fonds populaire chrétien ; Matgioi détesta l'université de son temps.

Arme à double tranchant, la vie aventureuse le priva des bases intellectuelles nécessaires pour aborder le taoïsme et encore plus le christianisme ou la pensée historique et philosophique occidentale. Il utilisa donc les thèmes et le langage des occultistes français d'autant

plus facilement qu'il était peu dépaysé par leur tour d'esprit et leurs pratiques, l'écriture automatique ou « la planchette » étaient en honneur chez les chefs de villages tonkinois.

La traduction du Tao-të king forme le chapitre III de *La Voie rationnelle*, elle est identique, à peu de choses près à celle donnée en 1894 à la Librairie de l'Art indépendant dont l'introduction éclairait suffisamment le but recherché¹⁰² :

Avoir habité le pays où le Tao a été écrit, où son esprit s'enseigne, où ses préceptes se pratiquent, est la seule excuse que l'on puisse présenter à une nouvelle traduction du Tao de Laotseu. C'est la mienne.

Nul n'espérera atteindre un plus grand savoir théorique, un plus grand discernement didactique que ceux dont M. Stanislas Julien a fait preuve. A cet élégant et érudit commentateur on n'aurait pu demander que plus de solidarité avec l'idée, plus de connaissance de l'Ame chinoise. Il regrettait lui-même que son atavisme, la distance et ses fonctions le tinsent irrémédiablement éloigné d'un peuple qui l'intéressait à tant d'égards, et il exprimait ces regrets, lorsqu'il s'associait (Taoteking, trad. : de S. Julien 1842 : Introduction, p. 47) à la déclaration suivante, faite par un autre célèbre sinologue : « Le texte du Tao est si plein d'obscurités, nous avons si peu de moyens pour en acquérir l'intelligence parfaite, si peu de connaissance des circonstances auxquelles l'auteur a voulu faire allusion ; nous sommes si loin, à tous égards, des idées sous l'influence desquelles il écrivait, qu'il y aurait de la témérité à prétendre retrouver exactement le sens qu'il avait en vue ». (Mémoire sur Laotseu, par A. Rémusat : tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres).

M. Julien dit, pour son excuse — ce dont il n'avait nul besoin, — que les commentateurs chinois eux-mêmes ne sont pas d'accord sur le sens du Tao. J'ai constaté, au contraire, durant de longs stages, une parfaite uniformité de doctrine ; et les interprètes chinois, compagnons de travail de M. Julien, qui se réclame de leur parole, me semblent avoir fait là un acte de

politesse, en face des embarras du professeur qu'ils assistaient, politesse qui n'aurait pu abuser un instant un habitué de l'Extrême-Orient.

La traduction — ou mieux la paraphrase — du Tao de M. Julien est donc une traduction à idées et à expressions françaises, comme sont aujourd'hui les transcriptions de nombreux livres orientaux, faites par des adaptateurs, ignorants des langues et des peuples, et entourés seulement des interprètes spéciaux. Les ouvrages similaires des personnes qui ont fait, sur les lieux mêmes, une étude profonde des philosophies et des littératures extrême-orientales, se distinguent par des qualités bien supérieures ; et je n'en veux pour preuve que l'éminente traduction que M. Philastre¹⁰³ a faite du Yiking et de ses commentaires traditionnels (Annales du Musée Guimet : tome VIII et XXIII).

Il paraît donc que l'expérience de la race et de la langue par le frottement de la vie coutumière est la meilleure condition où puisse se trouver un traducteur consciencieux ; et, en ce qui regarde le Tao de Laotseu, indépendamment de toutes recherches techniques et philologiques, il semble que l'homme le plus heureusement préparé à une transcription fidèle à la fois de la lettre et de l'esprit, soit celui qui aurait eu la fortune d'entendre, non pas des interprètes dissenter en français sur la valeur des caractères, mais des savants exposer, en langue mandarine, les idées que ces caractères leur représentaient.

Vivre de la vie de ces hommes, écouter leurs discours, voir leurs maximes mises en action : étudier les enseignements des Tongsang, docteurs laïques, professeurs de la doctrine métaphysique : recueillir les rares paroles tombées de la bouche des *Phutuy*, fils spirituels des mages hiératiques qui furent les premiers Disciples du Maître : observer les méditations des *Phap*, moines errants, suspects aux dynasties de Péking et de Hué, mystiques qui ont conservé la tradition des Sciences Divinatoires, voilà la préparation qui semble nécessaire pour mesurer la profondeur des chapitres de Laotseu.

C'est là ce que j'ai fait pendant quatre ans, avec un profond amour de la vérité, et une curiosité tempérée de respect.

C'est pourquoi j'ose présenter ici cette très fidèle traduction du Tao, que mes lecteurs français trouveront peut-être inutile et obscure, mais qu'à coup sûr mes Maîtres Chinois ne désavoueraient point.

Il renchérit dans *La Voie rationnelle* sur les rêves théoriques conçus par les sinologues du XVIII^e et même des deux premiers tiers du XIX^e :

Et que les découvertes scientifiques et philosophiques — que nous valut notre expansion coloniale en Extrême-Orient — mettent à bas tout ce qu'on avait cru pouvoir professer *a priori*, sans et par-dessus les documents. Nous avons donc ici une nouvelle dette de reconnaissance à payer aux explorateurs, aux voyageurs, aux colons qui, non contents d'avoir découvert, illustré et enrichi telles parties du domaine asiatique, s'y installèrent pour étudier sur place la langue, l'écriture, les livres et les âmes, et nous donnèrent ainsi les bases les plus larges et les plus solides pour notre instruction et nos raisonnements. Et, quand on saura que, ouvrier modeste et à mon rang, j'ai pu constater, dans de longues années passées en Extrême-Orient, la difficulté de tâches semblables, on ne s'étonnera point de me voir donner le pas, sur tous les savants officiels et en situation, à Francis Garnier, à Luro et à Philastre, qui ne se contentèrent point d'être des Français héroïques, avisés et patients, mais qui surent en même temps, pendant leur séjour chez les Jaunes, déchiffrer les arcanes de leurs doctrines et pénétrer le tréfonds de leurs intelligences.

La note jointe explicite : « Le P. Gaubil, le P. Amyot et les autres missionnaires, M. Rémusat, M. Julien et les autres membres de l'Institut, n'avaient comme références de leur opinion que les traductions qu'ils avaient faites eux-mêmes de quelques textes chinois ; ainsi ils raisonnaient par une pétition de principes inconscients, puisque, n'ayant d'ailleurs pas, en dehors

des dictionnaires, l'expérience de la langue et de l'écriture idéographique, ils avaient déjà traduit les textes en suivant le penchant naturel de leur esprit »¹⁰⁴.

Universitaires et missionnaires catholiques étaient ainsi confondus dans la même critique.

Deux erreurs complémentaires qu'il avait cru éviter : l'incompréhension produite par notre démarche mentale et l'idée préconçue de tout ramener à des modèles familiers, directement ou indirectement chrétiens. Sa traduction, car il s'agit bien d'une traduction et non d'une reprise ou d'un remaniement, se trouvait naturellement placée sous l'autorité d'un personnage que nous avons déjà rencontré : « le Xuât doï Nguyen Van Cang, fils puiné du Thaï-Phuoc Nguyen The Duc Luat, Tongsang du rite de Lao-Tseu ».

Il a collaboré, nous dit Matgioi, pour la paraphrase de terme des caractères chinois. Les trente-sept sentences du Tao et les quarante-quatre du Te sont accompagnées d'un commentaire trois à quatre fois plus prolix que le texte proprement dit. Matgioi qui avait une formation élémentaire de chinois classique semble s'être fait lire un texte chinois non ponctué par quelqu'un qui ne le comprenait pas très bien mais connaissait les commentaires confucéens et qui a brodé et glosé sur le tout. Les passages célèbres furent correctement transcrits, le reste remis en français¹⁰⁵.

Une comparaison esquissée avec l'une des traductions les plus généralement admises aujourd'hui¹⁰⁶ montre dans quel sens tiraient les idées de Matgioi.

La sagesse populaire qu'il avait eue la chance et le courage d'approcher était également une culture qu'il conçut à la façon des occultistes comme une transposition de la science, de la philosophie et de la théologie officielles.

Ceux-ci, pourfendeurs de l'université, ont presque tous fondé des écoles et délivré des diplômes, Papus fit une Ecole hermétique, Guaita créa des bacheliers, des licenciés et des docteurs en Kabbale. Sa bibliothèque était célèbre, quant aux groupes ils s'adjoignirent en général des librairies et des maisons d'édition.

La traduction de la première sentence commence ainsi : « La voie, qui est une voie, n'est pas la Voie. Le nom qui a un nom, n'est pas un Nom... »¹⁰⁷ ; Duyvendak, évitant le Nom, traduit par terme, soulignant dans son commentaire la mutabilité perpétuelle, il oppose la voie constante au Nom éternel et à l'assimilation plus ou moins directe à un Logos¹⁰⁸. Matgioi, malgré ses déclarations d'intention précédentes, n'échappe pas aux conceptions bibliques, ajoutant en explication : « Quand le Tao n'a point de nom, c'est-à-dire quand, au point de vue de la stase humaine, il n'existe pas, alors il est vraiment lui-même, c'est-à-dire l'origine unique et puissante du Ciel et de la Terre. » Dans la même ligne de pensée, Matgioi rend par Bien et Mal ce que Duyvendak traduit par beau et laid, homme parfait pour Saint, mot qui est soigneusement évité, homme pour peuple, etc. Il faut noter également la disparition générale chez lui des mots familiers : poule, vaisselle...

L'aspect anticulturel, anticonfucianiste de certains passages a été systématiquement effacé, il en va de même de l'amoralité et de l'individualisme total des taoïstes. Dans la sentence III on peut lire : « ... Voici ce que l'homme parfait commande : cœur vide, beaux dehors ; faibles apparences, corps vigoureux... » Le commentaire ajoute que le sage cache toutes les richesses morales et matérielles sous de « beaux dehors », donnant par sa puissance secrète l'exemple du détachement au peuple dont le cœur demeure tranquille par l'absence de tentation. Dans le même passage, Duyvendak écrit : « Voilà pourquoi le Saint, dans son gouvernement, vide le cœur (des hommes) et remplit leur ventre, affaiblit leur volonté et fortifie leurs os. » L'emploi du mot Saint de préférence à celui d'homme parfait ou de sage est destiné à faire ressortir la force magique propre à un tel saint, de toute évidence, dans son application politique, le taoïsme est franchement anticulturel.

Ailleurs ce sont des proverbes, des locutions populaires chinoises qui ont disparu : « Ils traitent les dix mille êtres comme des chiens de paille » devient sous la plume de Matgioi : « Alors les dix mille êtres sont comme le vide »¹⁰⁹.

La VI^e sentence, fort connue, commence également par un dicton populaire : « L'esprit de la vallée ne meurt pas, cela se rapporte à la femelle obscure. La porte de la femelle obscure, cela se rapporte à la racine du ciel et de la terre. Se développant en fibres innombrables, elle dure toujours ; son action ne s'épuise jamais. » Elle est transformée par notre auteur : « Le tréfonds de l'esprit ne meurt pas : il est dans les ténèbres profondes. Le ciel et la terre forment sa racine. Penser, penser encore comme un fils pieux, c'est le moyen de réussir. Inutile de toucher »¹¹⁰.

A partir de la XII^e sentence, une série de sens inversés est assez étonnante : « Les cinq couleurs, l'homme intelligent les distingue par l'œil. Les cinq tons, l'homme intelligent les perçoit par l'oreille... Ainsi, l'homme travaille, mais pas en public... » La traduction Duyvendak donne : « Les cinq couleurs aveuglent l'œil de l'homme, les cinq notes assourdissent l'oreille de l'homme... Aussi le Saint s'occupe-t-il du ventre et non de l'œil. » Dans la XVIII^e et les suivantes qui paraissent dirigées contre l'école de Confucius on peut lire : « Quand la Grande Voie est déchue, il y a l'humanité. » Matgioi l'interpréta à contresens : « Les hommes qui pratiquent la Grande Voie ont la justice et l'humanité », en s'appuyant sur la notion de conscience : seule la perte de la Voie qui contient en puissance la justice et l'humanité permet de réaliser au plus grand nombre qui en est privé l'existence de ces vertus chez les sages¹¹¹. Même distorsion dans la suivante : « Si tu abolis la sagesse et rejettes le savoir, le peuple en aura cent fois plus de profit », pour Matgioi : « L'esprit pénétrant du Sage a des mérites et de la science ; alors les hommes sont parfaits de cent façons. » « L'esprit qui étudie n'est pas inquiet », écrit-il plus loin¹¹², de l'autre côté on lit : « Abolis l'étude et tu seras sans souci. » Donnons un dernier exemple avec la LXXIII^e formule dans laquelle Matgioi donne la mesure de la sagesse dans les deux attitudes politiques possibles de la répression et du laisser-aller : « Celui qui a le courage, et ose, peut tuer. Celui qui a le courage et n'ose pas est incapable »¹¹³. Le non-agir prend un sens bien différent dans la traduction de Duyvendak : « Celui qui met son courage à oser périt, celui qui met son courage à ne pas oser, survit. »

L'importance et la nature des erreurs est telle qu'un fonds organisationnel taoïste n'aurait pas pu donner ce texte ; Matgioi l'a présenté cependant sans aucune appréhension, il n'a pas eu peur de ne pas comprendre et fit totalement confiance à ses informateurs vietnamiens. Le chapitre suivant sur les hiérarchies taoïstes et les sociétés secrètes contraste heureusement avec les précédents par la justesse de ses vues et la connaissance profonde de la société vietnamienne. Ce fossé creusé entre la théorie et la pratique correspond à ce que nous avons vu plus haut et justifie l'importance que nous avons donnée aux hommes et aux rencontres tant en Indochine que dans le Paris occultiste : le contact avec les sociétés secrètes fut réel et le chef de village qui l'instruisit pouvait avoir des grades taoïstes tout en pratiquant l'occultisme.

Paradoxalement, la traduction du Tao-të king par un homme d'aventure apparaît comme la justification d'un système de pensée constituée a priori et qu'il a donné en grande partie dans *La Voie Métaphysique*¹¹⁴. Tout repose sur la notion de tradition primordiale cristallisée, en ce qui concerne la Chine, par un agrégat intellectuel qui n'est ni un mythe ni un homme : Fo-Hi. Cet ensemble de connaissances, aux antipodes d'une révélation, était apparu à un moment précis, datable avec précision par l'astrologie : 3468 avant l'ère chrétienne ; Lao-tseu¹¹⁵ en tira un corps de doctrine, Confucius un système de morale. Aucune intervention céleste n'était susceptible d'apporter plus et la souffrance de l'homme était un élément bien inutile à son évolution.

La connaissance était conservée sous forme synthétique dans les soixante-cinq figures de l'hexagramme du Yi-King gravées, sur le toit du monde qui est aussi l'origine de l'humanité et où Lao-tseu choisit de disparaître. « Les savants de l'Inde et de la Chine n'ont rien oublié mais nous avons été séparés d'eux par des barbares. Seuls les Ninivites, destructeurs des sciences védiques et les Sémites, copistes insuffisants et cruels des sciences égyptiennes, ont créé un hiatus entre l'antiquité et la contemporanéité, entre la science orientale et la recherche occidentale... » L'humanité moderne se rattachera dignement à ses ancêtres du cycle de Ram¹¹⁶.

Deux éléments avaient fortement contribué à privilégier la tradition chinoise : l'écriture idéographique qui transmet l'idée et non le mot et la doctrine non dualiste, très fortement unitaire de la vérité. Lao-tseu était pour lui l'auteur direct du Kan-Ing et l'inspirateur de la totalité de l'esprit de ce texte.

Il convient de rappeler ici la fréquence, la toute-puissance et l'intacte pureté de la tradition orale chez les peuples jaunes et surtout chez les races à écriture idéographique. Une tradition ne se conserve pas rigidement, si elle n'est conservée que dans le fonds de la pensée ; il faut aussi, et d'une sorte absolue, qu'elle soit conservée et transmise dans la forme dont le maître l'habilla. Dans les langues alphabétiques, si l'oreille ne retient pas l'assonance des lettres la mémoire individuelle et la transmission successive déforment les textes et les transmutent par l'usage, inconscient mais inévitable, de synonymes et d'à peu près. Dans les langues à écriture idéographique, on ne retient pas le mot, mais l'idée, et l'idée n'a qu'un seul mode de transcription. La tradition orale, même à travers plusieurs générations, demeure donc parfaite... »¹¹⁷.

Le système de correspondance entre les différentes traditions religieuses qu'il prétend établir à partir de la Chine révèle, nous semble-t-il, une démarche profonde allant en sens inverse ; comme pour ses prédécesseurs qu'il condamne, la formation intellectuelle occidentale est en fait déterminante. Il croit cependant pouvoir préciser :

Notons tout de suite... combien le dogme taoïste s'accorde ici dans le fond, et même dans les moyens, et même parfois dans la forme, avec les enseignements secrets de l'Occident et avec la plus pure Kabbale. Le Manichéisme, qui ne fut une erreur lamentable que par un excès de franchise, et pour avoir voulu donner trop d'ampleur et de personnalité à l'ennemi qu'il s'agissait de combattre et de détruire, le Manichéisme a porté des fruits sombres et involontaires ; il apparaît que, grâce à

l'imperfection et à l'incompréhension humaines, il atteignit un but opposé à celui que se proposait son créateur ; il n'en est pas moins vrai que c'est de cette compréhension à rebours, dont fut infestée l'Eglise catholique même qui l'excommunait, que sont sorties toutes les obnubilations occidentales d'une vérité en soi très simple. Mais, hors cette secte et ceux qui, en la détruisant, y appartenrent sans s'en douter, la doctrine véritable demeura parmi les groupes initiatiques, parmi des collèges secrets et des associations de savants pieux et modestes ; et elle demeura même au tréfonds de ce Manichéisme superficiel, qu'on reprochait et qu'on fit si chèrement expier à l'Ordre des Templiers. Dans tous les lieux et à toutes les époques du monde, la vérité lumineuse que je vais résumer a été comprise et soigneusement cachée dans les cerveaux les plus rares et les plus élevés, inconnue qu'elle devait rester à l'agnoste multitude. Ce flambeau, qui a réjoui les yeux de tout ce qui fut grand dans l'univers, ce furent des mains taoïstes qui l'allumèrent ; et c'est Laotseu qui, le premier, fit jaillir, hors des mythes prométhéens, la lumière dont brilla et brûla ce flambeau. Ceci est incontestable pour tout esprit qui sait penser impartialement, au-dessus de toute passion ; et il faut rendre ici au Sage Chinois ce qui lui appartient, c'est-à-dire la priorité de la connaissance de l'Arcane par quoi toute l'humanité agit, souffre, et, suivant son ascèse, craint la mort ou la désire¹¹⁸.

Le reste du monde était tombé sous l'empire du Démiurge :

Tel est l'état intellectuel et social du plan humain que la Gnose appelle l'Empire du Démiurge, tel que la fait ou, pour mieux dire, la contrefait l'individualisme égoïste de l'espèce.

Or nous sommes dans l'empire du Démiurge ; en ce qui concerne l'humanité terrestre, elle s'y trouve d'autant mieux plongée, que toute l'œuvre postmoïsiaque, ou l'instauration du Jéhovisme juif, n'est autre chose que la glorification du Démiurge, et qu'on a même tenté de rattacher au culte juif le

christianisme moderne, ce reflux de l'océan bouddhique sur le rivage occidental¹¹⁹.

L'Eglise gnostique lui était apparue la plus apte à remplir en France cette fonction régénératrice.

A cette unité absolue de la tradition, aux hiérarchies célestes immuables et aux degrés de la connaissance qui leur étaient parallèles correspondaient le désordre et les errements de l'homme tombé dans l'histoire ; une histoire maîtrisée dans ses grandes lignes par l'Orient grâce à ses structures sociales fondées sur les sociétés secrètes, divagante pour l'Occident. Nous retrouvons ici la justification pour Matgioi de sa vie de soldat dont nous avons parlé au début de ce chapitre. Tout ferment de dissolution devenait une possibilité de libération de l'esprit et la colonisation un acte révolutionnaire susceptible de fournir les modèles manquants en Europe, y compris dans les sociétés occultes :

Il nous reste à connaître comment ces textes furent appliqués sur les lieux mêmes et aux races qui les inspirèrent, comment s'établit le traditionalisme grâce auquel ces enseignements lointains nous parvinrent, et dans quels collèges, dans quelles institutions on conserve jalousement le flambeau d'une si pure lumière.

C'est donc ici l'histoire des hiérarchies taoïstes, et de l'enveloppe où des hiérarchies se conservèrent, se cristallisèrent, et s'enfermèrent, pour posséder à la fois l'anonymat et la toute-puissance ; c'est l'histoire des sociétés secrètes jaunes. Ce n'est pas une histoire chronologique, car des mouvements révolutionnaires créèrent des organismes secrets à certaines époques pour les besoins de ces époques, et ces organismes disparurent après avoir atteint leur but (et nous en avons une preuve contemporaine dans l'éclosion de la secte des Boxers, rameau exotérique et éclatant de la plus occulte organisation de l'univers). C'est seulement ici une histoire logique et philosophique, avec l'étude du développement inévitable des sociétés secrètes politiques au sein même des

centres initiatiques que le Taoïsme avait créés pour la conservation de la Doctrine, et pour l'occultation des sciences délicates ou dangereuses, qui, tant au point de vue politique qu'au point de vue psychologique, découlaient de cette doctrine.

Les centres initiatiques taoïstes étant, d'autre part, les seuls organes hiérarchiques d'une tradition qui ignore tout culte, tout rituel, toute liturgie et, à proprement parler, tout sacerdoce, devaient servir de noyau et de ralliement à toutes les sociétés secrètes qui se formaient dans la race jaune, pour deux majeures raisons : parce que le Taoïsme enseigne, en politique, les mêmes principes qui sont professés par ceux qui sont obligés de recourir aux sociétés secrètes pour conserver l'indépendance de leur pensée ; ensuite, parce que le Taoïsme présentait la hiérarchie implacable, mais très simple et très occulte, qui est indispensable à toute organisation secrète digne de ce nom et de l'existence.

Nous n'avons pas besoin de revenir sur les principes politiques inclus aux textes de Laotseu, et spécialement au Tao. Sans avoir même besoin de les presser, on voit qu'ils conduisent l'individu au libertisme, et la collectivité au communisme. Ainsi, ils satisferont dès l'abord au but lointain que se proposent toutes les sociétés secrètes de l'humanité.

Mais ce qu'il importe de faire ressortir ici, c'est l'institution de la hiérarchie taoïste occulte, telle qu'elle existe encore aujourd'hui et de préciser que le rôle mystique, magique et conservateur de chacun de ces degrés hiérarchiques se double d'un rôle politique, social et évolutionniste¹²⁰.

Matgioi rendait témoignage à la vérité.

à Lundi

Mon cher Guy,

J'ai été un peu ce jour
dernier mal fichu. Au nez, reste
d'hémorragie, qu'il ne faut pas
traiter par le mépris. C'est un
reste visible pendant du temps,
et ce n'est pas encore tout à fait
guéri. Cela ne m'a pas empêché
de travailler, et de mettre en
deux les notes, sur tu m'en l'opportunité
de Prague - te veux tu, en ce qui
te concerne, - les autres (à l'heure)
juste à l'air écrit. Rien en
le parler au au cours de la dernière.
Ce n'est pas encore l'heure.

Je te rappelle que tu es
invité à notre déjeuner annuel
à St. Ger, le Samedi 22 mai, au
cercle de l'Amica, à 12.45. Je

Le la Doppelstein ultérieurement, en
ta donnant l'eng. vous pour a leur
succès à l'union. Vous en pro-
fiteront pour bavarder Tcheco.

En attendant que tu me donnes
p. s. de faits (vous révéler et op.
proximales) une fois dans
Rome envisage l'union Rome -
Berlin, les tentatives courtoises
avec le chancelier d'Autriche,
la visite de Rome à Budapest, et
l'union - Rome - Berlin. Toutefois
rien, qui semble être à l'in-
térieur et même à l'extérieur
de la Tcheco.

Ceci est de l'amitié franco-tchèque
sincère. t. ou à ce caractère ?

Notamment ce n'est
pas l'empire français plus
venant des courtoises par la

Aurois entendu pendant ton
séjour. Mais c'est pour nous,
c'est à nous, et même dignifié.

Amicalement,

Jelby

TRANSCRIPTION DE LA LETTRE DE
MATGIOI, ECRITE AU PRINTEMPS
1937 - FIN AVRIL DEBUT MAI
PROBABLEMENT LE LUNDI 3 MAI

Mon cher Guy,

J'ai été tous ces jours derniers mal fichu. Un vieux reste d'hématurie, qu'il ne faut pas traiter par le mépris. Je suis donc resté invisible pendant des temps, et ce n'est pas encore tout à fait fini. Cela ne m'a pas empêché de travailler, et de mettre en œuvre les notes que tu m'as apportées de Prague. Je pense que, en ce qui te concerne, elles auront l'effet que j'avais envisagé. Nous en reparlerons au cours de la semaine. Ce n'est pas encore l'heure.

Je te rappelle que tu es invité à notre déjeuner annuel à Saint-Cyr, le samedi 22 mai, au cercle de l'Union, à 12 h 30. Je te le rappellerai ultérieurement, en te donnant rendez-vous pour aller ensemble à l'Union. Nous en profiterons pour bavarder tchéco.

En attendant peux-tu me donner quelques détails (sous réserve et approximatifs) sur la façon dont Prague envisage l'amitié Rome-Berlin, les récentes conversations avec le chancelier d'Autriche, la visite de Rome à Budapest, et l'union Rome-Berlin-Budapest-Vienne, qui semble viser à l'isolement de la Tchéco. Comment l'amitié franco-tchèque résistera-t-elle à ces entreprises ?

Naturellement ce ne sont là qu'impressions fugitives provenant des conversations que tu aurais entendues pendant ton séjour. Mais c'est pour nous intéressant, et même significatif.

Bien à toi.

Albert.

Personnalité à la fois classique par son cheminement, son courage, son sens du devoir, son respect de la parole donnée, et très originale dans sa forme de pensée, son besoin d'évasion et de rêve, qui a pu malgré tout unifier de façon positive ces tendances très contradictoires dans une vie d'aventures extérieures et intérieures.

Côté cour, le sens de l'honneur, le courage et l'engagement, la générosité mise au service de la cause militaire, l'exhortation aux « beaux sentiments » sont illustrés par le mouvement décidé et progressif de l'écriture.

Tout extérieurement exprime l'élan, la spontanéité, la transparence des intentions et esquisse le profil du soldat noble qui se bat pour la gloire.

Côté jardin, le mystère, la sensorialité, l'attrance pour l'irrationnel, et sous le couvert d'une mission en tous points digne, M. de P. fuit dans une vie personnelle compliquée et peu cernable au sein de laquelle l'intrigue, le rêve, la recherche d'émotions sous toutes leurs formes tiennent une place primordiale.

Cette étrangeté se traduit dans son graphisme par des formes imprécises et souvent indéchiffrables qui tranchent terriblement avec la décision de sa trajectoire.

Cette personnalité grignotée par le monde extérieur se laisse attirer par tout ce qui peut en effet lui apporter une évasion « magique » et la débarrasser d'un carcan éducatif pesant.

Education qui l'a malmené, l'a tiré hors de lui-même, l'a obligé à se justifier par des hauts faits, éducation qu'il aurait voulu gommer, oublier un peu... mais qui en fait l'a obligé à faire de sa vie deux parts. La première vit l'existence courageuse de l'aventurier, la seconde, celle du poète, du visionnaire, s'abrite sous elle et se passionne pour des civilisations à l'époque inconnues ou presque.

Ainsi peuvent aussi s'expliquer tout le paradoxe de ses attitudes ou de ses traits de caractère, énergie et douceur, passion, ferveur et isolement intérieur, crainte et hardiesse, dépendance et désir de dominer...

La chance veut qu'il rencontre ce peuple indochinois qu'il croit venir « apprivoiser » et dont en réalité il va tout apprendre.

Il trouve enfin des similitudes avec sa propre personnalité touffue riche, complexe, et il n'en finira plus jamais de s'enfoncer dans l'épaisseur de ses forêts...

Arpentant la sienne, il n'avait jusqu'alors jamais pu y déceler ses propres traces...

Ses amis, ses proches connaissaient le soldat, le philosophe, l'historien, les plus subtils se sont penchés vainement sur un être passionnant, passionné et indéchiffrable.

J. BESSON.

MATGIOI ET GUENON

C'est aux Editions traditionnelles que furent rééditées *La Voie métaphysique* et *La Voie rationnelle* en 1936 et 1941 ; cette maison, dirigée par les frères Chacornac publiait également la revue *Etudes traditionnelles*, organe depuis les années 1925-1930 de René Guénon, puis des guénoniens après sa mort en 1951. Il est certain que l'œuvre de Guénon, commencée juste après la première guerre mondiale¹²¹, a dominé largement la période suivante pendant laquelle Matgioi est resté silencieux.

L'avant-propos des éditeurs aux ouvrages de Matgioi¹²² donne une idée de ce qui suscitait l'intérêt chez les uns et en conservait chez l'autre.

Le texte publié en 1907 comprenait, à la suite des traductions et toujours sous le titre de *Voie rationnelle*, une série d'études sur les sciences traditionnelles comme la pathogénie et la toxicologie :

Il nous a paru que cette science, en somme très secondaire, occupait une place en disproportion avec son intérêt réel ; d'autre part, la toxicologie étant seule étudiée dans ce chapitre, le lecteur risquait d'avoir l'impression fâcheuse que la science des poisons constituait l'occupation de prédilection des initiés jaunes ! Nous avons attiré l'attention de Matgioi sur ces deux points et, devant l'impossibilité de donner, sans grossir démesurément le volume, des développements équivalents aux autres sciences traditionnelles, il fut décidé de supprimer les pages sur la toxicologie qui, hors de Chine et par la nature du sujet traité, ne présentaient guère qu'un intérêt de curiosité¹²³.

L'avant-propos continuait ainsi :

La seconde suppression notable nous a été imposée par l'auteur lui-même : elle concerne l'appendice de l'édition

originale consacré aux influences errantes. Nous extrayons d'une lettre de Matgioi le passage dans lequel il nous exposait les motifs de sa décision : « ... Je ne tiens pas du tout à la reproduction, où que ce soit, des Influences errantes. Malgré mes précautions initiales, on est tenté de prendre pour un traité taoïste ce texte qui n'est rien d'autre qu'une façon de Grand Albert ou de Bonhomme Normand que j'avais, dans une intention satirique, rapproché des Trois Grands Livres. Je n'ai pas été bien compris et je tiens à ne pas perpétuer une telle erreur de jugement¹²⁴.

Modification plus importante qui montre Matgioi soucieux de distinctions entre le taoïsme métaphysique et les pratiques qu'il avait connues au Tonkin¹²⁵.

Ceci correspond tout à fait à l'évolution des milieux ésotérisants et aux efforts déployés par Guénon ; un certain occultisme était mort avec la guerre et ce dernier comme Matgioi ne se faisait plus d'illusions sur leurs sociétés depuis longtemps. Un effort de rigueur est également sensible au niveau des commentaires des sentences, les critiques, si fondées soient-elles nous dit-on, des traductions universitaires du Tao-të king n'étaient valables que pour les travaux antérieurs à la première édition de Matgioi.

En même temps deux textes supplémentaires venaient en appendice, « intimement liés à la vie initiatique de l'auteur ». Il s'agit d'une cérémonie d'adoption par un Phap destinée à illustrer la légitimité de la filiation de Matgioi et *Les Adieux du Sage* qui laissaient supposer qu'il avait pu être investi d'une sorte de mission. La forme à la fois romancée et le ton solennel surprennent quelque peu :

Par la nuit complète, le ciel couvert des épaisses ténèbres d'un orage rapproché, l'ombre étant, à dix pas, opaque et presque matérielle. A un détour du chemin, sous des multipliants gigantesques, à proximité d'un étang à moitié desséché, la pagode apparaît découpée plus sombre encore sur le ciel noir.

Tout semblait solitaire et silencieux ; Ong Luu monta les degrés, jaunis et usés par le passage de tant de fidèles. Sa voix s'éleva sonore sous les auvents et sous les toits.

— Es-tu là, Phap ?

Une voix lointaine blanche, presque plaintive, répondit dans l'obscurité troublante où passaient des souffles de mystères :

— Je suis là, Luu, je prie les Dieux.

Ong Luu s'avança lentement, frôlant les piédestaux de pierre, franchissant les passages étroits et longs ménagés entre les rangs des statues, montant précautionneusement les degrés cachés dans l'ombre qui s'étageaient jusqu'à l'autel final. L'immense pagode doublait encore d'étendue dans les ténèbres.

Dans la pénombre lugubre, tout le peuple des dieux d'Annam semblait veiller et vivre¹²⁶.

Dix pages de descriptions spectaculaires suivent pour la conclusion :

D'un doigt long et froid, il lui toucha l'épaule :

— Viens, fit-il.

Ayant marché jusqu'à la place sacrée et s'y étant prosterné, ils se turent, regardant en dedans d'eux.

Puis Ong Luu appuya son front à celui du Phap immobile.

Au bout de quelques instants, le Phap se leva et sortit silencieusement...¹²⁷.

Le second texte justifiait son attitude après son retour en Europe où il remplit une fonction légitime :

Le soleil monte ; va, mon petit frère cadet. Que rien ne t'effraye : armé de la Voie, tu es à la matière sacrée. Ne t'émeus pas de l'abandon des multitudes ; celui qui possède le flambeau ne marche jamais seul. Va tranquille ; tu portes la vérité¹²⁸.

Les deux extraits venaient renforcer les éléments biographiques donnés dans l'avant-propos¹²⁹. Il n'était plus question d'aventures, de

Légion étrangère, de combats remplacés par : « Il remplit au Tonkin plusieurs fonctions militaires et administratives », transformé en une sorte de haut fonctionnaire lettré, de mandarin colonial :

C'est pendant la période de sa carrière qu'il consacra à l'inspection, que Matgioi dut partager son existence en deux modes bien distincts. Séduit, d'une part, par la beauté de l'idéal métaphysique de l'Esprit taoïste qu'il entrevoyait, guidé par des conversations édifiantes ou par la lecture de rares manuscrits, il employa tous les loisirs, hélas trop peu nombreux, que lui laissaient, surtout à son début, les exigences de sa profession, à rechercher chez les lettrés avec lesquels il se trouvait en relations journalières ceux dont la bonne volonté et le savoir pouvaient l'aider dans son ascèse. Il eut surtout la bonne fortune de rencontrer un maître que sa science et sa sagesse quasi divine avaient tenu à l'écart des troubles politiques qui désolaient sa patrie... Pendant tout son séjour à l'inspection des trois provinces dont Son-Tay était alors la capitale, Matgioi vit presque régulièrement tous les soirs son maître. Celui-ci ayant reconnu en son élève une mentalité particulièrement disposée à recevoir avec fruit ses enseignements, s'appliqua à développer inconsciemment en lui, selon la méthode chinoise, les facultés spirituelles latentes qui le conduisirent à la compréhension exacte de la sublimité des textes dans lesquels sont consignés depuis des siècles les éléments de la sagesse jaune, expression de la totale Vérité¹³⁰.

La même paralysie brutale a frappé ses maîtres trop loin du modèle immobile de la sagesse millénaire. Quant à « la mentalité particulièrement disposée... » elle complète très exactement les conditions posées par Guénon pour une véritable initiation¹³¹ dans une série d'articles échelonnés de 1931 à 1937 : régularité de la transmission par une chaîne initiatique ininterrompue, rejet des pouvoirs d'ordre inférieur et aptitude spirituelle du néophyte seul capable de transformer l'initiation virtuelle en initiation réelle. La conformité au modèle ainsi établie, on pouvait se réclamer de lui et

l'article nécrologique de Pouï-Tak-Sang¹³² rappelait que *La Voie métaphysique* et *La Voie rationnelle* étaient les seuls ouvrages pour lesquels il aurait, sans doute, désiré passer à la postérité, invitation on ne peut plus claire à oublier les autres : « Albert de Pouvourville fut un des premiers occidentaux à comprendre et à dénoncer les défauts de la civilisation moderne et à préparer le terrain pour un rapprochement spirituel entre l'Orient et l'Occident. » Il ajoutait qu'il avait fait une des meilleures traductions françaises du Tao-të king.

Tant de sollicitude s'explique par l'influence réelle qu'il exerça sur Guénon, sensible dès le premier article de celui-ci, « le Démonstrateur »¹³³, jusqu'à son dernier ouvrage *La Grande Triade*¹³⁴ mais de façons différentes¹³⁵.

T. Palingénius n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il écrivit « La Religion et les Religions »¹³⁶, titre et contenu auraient pu sortir de la plume de Matgioi à qui il rendait hommage :

« Honorez la Religion, défiez-vous des religions » : telle est une des maximes principales que le Taoïsme a inscrites sur la porte de tous ses temples ; et cette thèse (qui est d'ailleurs développée dans cette Revue même par notre Maître et collaborateur Matgioi) n'est point spéciale à la métaphysique extrême-orientale, mais se dégage immédiatement des enseignements de la Gnose pure, exclusive de tout esprit de secte ou de système, donc de toute tendance à l'individualisation de la Doctrine.

Si la Religion est nécessairement une comme la Vérité, les religions ne peuvent être que des déviations de la Doctrine primordiale ; et il ne faut point prendre pour l'Arbre même de la Tradition les végétations parasites, anciennes ou récentes, qui s'enlacent à son tronc, et qui, tout en vivant de sa propre substance, s'efforcent de l'étouffer : vains efforts, car des modifications temporaires ne peuvent affecter en rien la Vérité immuable et éternelle¹³⁷.

Il hérita également de lui une profonde hostilité au bouddhisme.

Le ton n'avait pas changé en 1921 dans son premier ouvrage important *L'Introduction générale à l'Etude des Doctrines hindoues*, projet de thèse de doctorat d'Etat qui avait été refusé par Sylvain Levi¹³⁸.

On nous objectera sans doute que le Bouddhisme est pourtant quelque chose d'analogue aux religions occidentales, et il est vrai que c'est ce qui s'en rapproche le plus (c'est peut-être pour cela que certains savants veulent voir, en Orient, du Bouddhisme un peu partout, même parfois dans ce qui n'en présente pas la moindre trace) ; mais il en est encore bien éloigné, et les philosophes ou les historiens qui l'ont montré sous cet aspect l'ont singulièrement défiguré... Ceci n'est point dit, d'ailleurs, pour réhabiliter outre mesure le Bouddhisme, qui est (surtout sous sa forme originelle, qu'il n'a conservée que dans l'Inde, car les races jaunes l'ont tellement transformé qu'on le reconnaît à peine) une hérésie manifeste, puisqu'il rejette l'autorité de la Tradition orthodoxe, en même temps qu'il permet l'introduction de certaines considérations sentimentales dans la Doctrine¹³⁹.

Cette attitude systématique souleva l'opposition d'A.K. Coomaraswamy, Hindou anglicisé et spécialiste d'art que la lecture de Guénon avait ramené au Vedantâ et de Marco Pallis¹⁴⁰, traducteur en anglais de *L'Introduction...* qui avait voyagé longtemps au Tibet et au Népal, ils correspondirent à propos de l'orthodoxie traditionnelle du Bouddhisme et écrivirent ensuite à Guénon, l'un fournissant le texte, l'autre l'argumentation¹⁴¹.

Le rejet d'une religion fondée sur l'adhésion à la personne du Christ leur est également commune, le Verbe fait chair de l'Evangile de Jean s'était pour lui matérialisé ou cristallisé devenant un symbole : « Les individualités qui représentent le Verbe pour nous, qu'elles soient ou non des personnages historiques, sont toutes symboliques en tant qu'elles manifestent un principe, et c'est le principe seul qui importe. » Toutefois, il entrevoyait déjà les problèmes posés par la réduction des phénomènes religieux à des

symboles ainsi que les rapports de la critique historique avec l'exégèse, toutes questions qui n'avaient pas effleuré Matgioi.

Pour l'élaboration de la base doctrinale de son œuvre, Guénon s'est attaché à intégrer l'apport de Matgioi dans une construction abstraite ; l'hindouisme lui fournit l'ossature avec le Vedantâ non dualiste de Shankarâchârya, la tradition extrême-orientale recoupe et prouve dans la perspective de l'unité métaphysique primordiale. Il utilisa alors la partie la plus systématisée de l'œuvre de Matgioi, *La Voie métaphysique*¹⁴² en particulier, évitant soigneusement tout ce qui était marqué par l'incertitude du vécu et « les pratiques d'un ordre inférieur ».

*Le Symbolisme de la Croix*¹⁴³ s'appliquait à rendre dans un schéma géométrique unique les différents plans de la manifestation universelle et la position centrale de l'homme transfiguré qu'il identifiait à « l'homme universel » de la tradition extrême-orientale. Les nombreuses concordances établies l'étaient par le canal de Matgioi tant pour les éléments de la représentation que pour les significations. Le passage du point principal à l'ensemble cosmique ou « vortex universel » s'opérait dans un espace qualifié par la croix définissant les modalités particulières d'existence dans le courant des formes toujours réductibles à l'unité¹⁴⁴ ; ce vortex était assimilé par lui au Tao, englobant à la fois l'ensemble des modes de la manifestation et antérieur au point principal qu'il contenait comme possibilité¹⁴⁵.

Le symbole du yin-yang était utilisé pour définir un état d'être sur le plan horizontal tandis que le temps était conçu comme une succession de cercles dans une progression hélicoïdale, meilleure représentation possible du rapport du temps linéaire au temps cyclique :

Il ne faut jamais perdre de vue que si, pris à part, le yin-yang peut être considéré comme un cercle, il est, dans la succession des modifications individuelles, un élément d'hélice : toute modification individuelle est essentiellement un vortex à trois

dimensions ; il n'y a qu'une seule stase humaine, et l'on ne repasse jamais par le chemin déjà parcouru¹⁴⁶.

Une note donnait en référence *La Voie Métaphysique*¹⁴⁷ soulignant qu'une telle conception excluait la possibilité d'une réincarnation dans un même état d'existence, ce qui confirmait, pensait-il, les conceptions de Shankarâchârya. C'était bien dans l'axe vertical de la croix que s'exerçait « la volonté du ciel ».

Une utilisation du même ordre se retrouve dans *Les Etats multiples de l'Etre*¹⁴⁸ où la notion métaphysique de liberté était assimilée à un « non agir »¹⁴⁹ mais les quelques citations données du Tao-të king ne venaient pas de *La Voie rationnelle*. Aux quelques rudiments de chinois qu'il avait pu acquérir en compagnie de Matgioi et sans doute de Nguyen Van Cang s'étaient substituées des études plus sérieuses avec Louis Laloy, ce qui nous été confirmé par André Préau¹⁵⁰. Il avait donc pris ses distances avec la traduction de Matgioi. La direction générale demeure cependant ; on trouvait chez Laloy la même hiérarchie entre les contemporains Lao-Tseu et Confucius ; le taoïsme comme toutes les métaphysiques orientales allait bien au-delà des philosophies européennes, offrant à l'homme la connaissance de l'absolu par identification :

Cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne, le taoïsme dépassait les rigoureuses conclusions de Kant contre la raison humaine, sans perdre toutefois l'espérance de connaître ce qui lui échappe. Le lien n'est pas rompu entre le sujet et l'objet. L'opposition des contraires n'est pas une catégorie de l'entendement mais une nécessité du monde réel... L'affirmation et la négation se succèdent, comme le jour et la nuit, décrivent une orbite dont le vide central n'est autre que la voie¹⁵¹.

A la suite de la condamnation de l'Action française par Rome et du « non possumus » de Maurras, Guénon expliqua dans *Autorité spirituelle et Pouvoir temporel*¹⁵², le titre est parlant, la hiérarchie métaphysique des pouvoirs. La lutte du sacerdoce et de l'Empire dans l'Occident chrétien était interprétée comme une rébellion de ce

dernier et mise en parallèle avec la révolte de Cakya-Muni aux Indes si opposée à la soumission de Confucius à Lao-tseu. Une note ajoutait :

On voit par là qu'il n'y a aucune opposition de principe entre le Taoïsme et le Confucianisme, qui ne sont point et ne peuvent pas être deux écoles rivales, puisque chacun a son domaine propre et nettement distinct ; s'il y eut cependant des luttes, parfois violentes, comme nous l'avons signalé plus haut, elles furent dues surtout à l'incompréhension et à l'exclusivisme des Confucianistes, oublieux de l'exemple que leur maître lui-même leur avait donné¹⁵³.

L'ensemble de ces remarques fut rassemblé dans un article « Taoïsme et Confucianisme »¹⁵⁴ relevant les coïncidences chronologiques entre Fo-hi au début de l'ère historique puis la rupture générale du VI^e siècle av. J.C., moment où la tradition primordiale ne fut plus comprise ; Lao-tseu et Confucius, chacun dans leur ordre, leur rencontre historique le prouvait encore une fois, se livrèrent à une réadaptation de la doctrine traditionnelle en séparant le côté exotérique de l'ésotérisme. Cette mise au point doctrinale, bien que non référencée, ressemblait trait pour trait à la présentation du taoïsme dans *La Voie Métaphysique*.

Dans le dernier ouvrage publié de son vivant, *La Grande Triade*¹⁵⁵, Guénon, procédant en sens inverse, analysait à partir des symboles de la société secrète chinoise les correspondances avec les formes équivalentes occidentales. Le lieutenant-colonel Favre¹⁵⁶ pour son livre sur les dites sociétés et le chapitre VII de *La Voie Rationnelle* « Les hiérarchies taoïstes et les sociétés secrètes » lui fournirent l'essentiel de sa documentation. On y trouve également un renvoi à *La Voie Métaphysique* mais les traductions de Matgioi ne furent pas utilisées malgré les nombreuses citations faites du Tao-tè king¹⁵⁷.

Cette méfiance vis-à-vis du texte alla de pair avec une désillusion personnelle. Guénon, longtemps après leur abandon commun de la gnose voyait toujours Matgioi chez un ami commun, Gary de Lacroze¹⁵⁸. C'est la publication de la *Sainte Thérèse de Lisieux* qui

provoqua la rupture, cette réflexion amère serait venue sous sa plume : « Si Albert de Pouvourville était toujours vivant Matgioi était bien mort. »

Guénon mort à son tour en janvier 1951, ceux qui se réclamaient de sa pensée donnèrent à sa vie l'aspect hiératique qui convenait à sa fonction, unique en Occident, de témoin de la Tradition. Paul Chacornac, son éditeur, rédigea une biographie officielle *La vie simple de René Guénon* dont nous tirons ce passage :

D'autre part, nous savons que Guénon n'a pas étudié les doctrines orientales et les langues orientales de façon livresque. Nous avons eu à ce sujet son témoignage catégorique.

En 1934, un Français attiré par l'œuvre de René Guénon, et en relations personnelles avec lui, M. André Préau, publiait dans le n° d'avril de la revue *Jayakarnataka*, éditée aux Indes, à Darwar, un article consacré à Guénon et intitulé *Connaissance orientale et recherche occidentale*. M. Préau écrivait :

« Cet auteur (Guénon) présente le cas très rare d'un écrivain s'exprimant dans une langue occidentale et dont la connaissance des idées orientales a été directe, c'est-à-dire essentiellement due à des maîtres orientaux ; c'est en effet à l'enseignement oral d'orientaux que M. René Guénon doit la connaissance qu'il possède des doctrines de l'Inde, de l'ésotérisme islamique et du Taoïsme, aussi bien que celle des langues sanscrite et arabe, et ce trait le distingue suffisamment des orientalistes européens ou américains qui, sans doute, ont parfois travaillé avec les Asiatiques, mais sans leur demander autre chose qu'une aide destinée à faciliter un travail restant principalement livresque et conçu suivant les méthodes de l'érudition occidentale. »

Or, nous savons de façon certaine que le texte de cet article avait été communiqué à René Guénon avant sa publication. M. Préau avait tout d'abord écrit, d'après des renseignements antérieurs, que c'était à l'enseignement oral d'Orientaux que Guénon devait sa connaissance des doctrines de l'Inde et de l'ésotérisme islamique.

Sur le texte qui lui avait été communiqué, Guénon ajouta de sa main « et du Taoïsme », confirmant et complétant à la fois ce que M. Préau avait écrit...

En ce qui concerne le Taoïsme, il est permis de formuler une conjecture. Il paraît bien qu'une première connaissance de la métaphysique extrême-orientale parvint à Guénon par le canal de Matgioi, et il est permis de supposer que l'enseignement oral fut ici communiqué par le fils cadet du « Maître des Sentences », le tong-sang Luat, lequel vécut en France un certain temps et ne fut pas étranger à la traduction des textes chinois qui figurent dans *La Voie Rationnelle* et *La Voie Métaphysique*.

Nous pouvons dire aussi — et sans pouvoir préciser davantage — que Guénon, même du côté taoïste, reçut plus que n'avait reçu Albert de Pouvourville¹⁵⁹.

La formule « sans pouvoir préciser davantage » ne manque pas de piquant, impossible à éliminer, l'influence de Matgioi fut minimisée. Le même André Préau revenant sur la question dans les *Cahiers du Sud*¹⁶⁰ rappelait le « notre Maître » de la *Gnose* et se demandait s'il ne considérait pas comme des orientaux ceux qui avaient un rattachement traditionnel authentique, au-delà des facteurs nationaux et raciaux¹⁶¹. Jean Reyor¹⁶² lui répondit que la formule de référence était de pure courtoisie et qu'il avait écrit dans *La Crise du monde moderne*¹⁶³ : « Il n'y a, à notre connaissance, personne qui ait exposé en Occident des idées orientales authentiques, sauf nous-mêmes. » Toutefois les questions de fond n'étaient pas abordées, en particulier ce mépris du Bouddhisme que lui avait transmis Matgioi, épineuse question on l'a vu.

Dans la même ligne, Jean Robin¹⁶⁴, après avoir exposé la controverse franchit un pas supplémentaire en écrivant :

Nous ajouterons que Matgioi, qui sacrifiait parfois à des genres littéraires... mineurs, publia en 1934, avec imprimatur et préface de Mgr Baudrillart, une *Sainte Thérèse de Lisieux* d'une pieuse platitude, et où, comble de disgrâce pour ce Taoïste qui avait reçu au Tonkin son initiation, il se réjouissait que l'on

trouvât l'image de la sainte « jusque dans les anciennes pagodes de l'Indochine ».

Ce dernier ouvrage de Pouvoirville prouve aux yeux de J. Robin ses limites comme taoïste et la supériorité de Guénon est ainsi établie « fut-ce uniquement par l'intermédiaire du Tong-Song Luat, avec qui nous savons qu'il fut en relation ? » Chacornac ne parlait que du fils de Luat, le maître est ainsi confisqué au profit de Guénon et l'intermédiaire de Matgioi purement occasionnel.

Dans le domaine doctrinal, Pierre Grison adopte une démarche similaire dans un récent article des *Etudes traditionnelles*¹⁶⁵ en écrivant que l'impeccable raisonnement métaphysique de Guénon conduisant à la préexistence d'un ternaire « Grande Unité (T'ai-ki), ciel, terre » à la grande Triade, « ciel, terre, homme », trouvait sa pleine confirmation dans les anciens textes chinois. La grande unité présupposait un zéro métaphysique antérieur à l'un manifesté, un non-être identique à celui de l'Hindouisme et de l'ésotérisme occidental. P. Grison justifie au nom de la cosmogonie traditionnelle la traduction de la XLII^e sentence du Tao-të king : « Le Tao génère un, un génère deux, deux génère trois, trois génère la myriade des êtres » ; la première proposition de ce texte fut souvent oubliée « à la suite d'une lecture, probablement défectueuse, du commentaire de Houai-nan tseu ». Conceptions allant au-delà du Dieu affirmé de la Bible ; le premier chapitre de *La Grande Triade* de Guénon s'intitulait en effet « Ternaire et Trinité » et Matgioi qui avait donné : « La Voie a produit Un, un a produit deux. Deux a produit Trois. Trois a produit les dix milles êtres », commentait ainsi :

Les traditions et révélations occidentales appliquent ce principe ternaire à l'Essence divine elle-même et, obtenant dès lors un résultat inintelligible, elles concluent nécessairement à ce qu'elles appellent : le « Mystère de la Trinité », mystère dont on ne voit la résolution nulle part¹⁶⁶.

La tradition jaune éclaircissait au contraire la question du passage du non-être à l'être. La Voie, comme expression de la volonté du ciel

(être et non-être) était conçue en tant que mécanisme transformateur et producteur du Un¹⁶⁷.

L'effacement de la personnalité de Matgioi paraît en définitive normal dans un domaine où l'attitude d'esprit est plus importante que le travail effectué sur les textes ; son apport documentaire n'est pas irremplaçable et, parallèlement, ils sont nombreux à avoir prétendu retrouver le sens caché en ignorant les strates successives sur lesquelles leur travail était assis.

Certains ont cependant échappé à ce travers et affiché la famille à laquelle ils appartenaient : J. Lionnet dans une nouvelle traduction du Tao-të king¹⁶⁸ introduisait son propos à la façon de Matgioi, citant la traduction du Yiking de Philastre, Premare¹⁶⁹, Mario Meunier (1880-1960), Laloy, Ossendowski¹⁷⁰ et *La Grande Triade de Guénon*. Le vrai sens du Yi-king n'avait été donné, selon lui, par personne et il éclairait le Tao-të king dans la même perspective des hiérarchies spirituelles avec la rencontre de Confucius et de Lao Tseu et des correspondances avec les autres traditions¹⁷¹. L'espace chinois dans son ensemble était pris comme l'expression d'une géographie sacrée liée à un moment particulier du temps cosmique, au rythme de l'histoire tel que l'a défini Gaston Georgel¹⁷². Il en appelait, comme Matgioi, aux sciences traditionnelles mais revues par Guénon, c'est-à-dire fondées sur des connaissances historiques plus solides et une conceptualisation plus nette. Il put appuyer ainsi les ressemblances phonétiques sur le *Cratyle* de Platon et utiliser en même temps la vision des rouleaux aux lettres d'or d'Anne-Catherine Emmerich. Une note¹⁷³ illustre à souhait la méthode pratiquée : le Tao, la Voie était assimilable au Principe universel, l'Atma du Védânta, le Théos (et le Logos) des Grecs ; de son côté le *Cratyle* faisait venir Theos (Dieu) de Theosis et de Theo contempler et courir, rapprochements que l'on retrouvait dans la double direction de signification de Tao, à la fois règle, loi (Dharma) et voie, chemin...

Quelques exemples de la traduction de Lionnet en conclusion montrent la distance parcourue depuis *La Voie rationnelle* sur le même sentier.

Sentence

n° I : La Voie qui est une voie n'est pas la Voie ;

source et racine de tout ;

le nom qui est un nom n'est pas le Nom

Sans nom, c'est le (Principe) commencement du ciel et de la terre

VI : (Porte-lumière et principale artère)

L'Esprit de la vallée ne périt pas,

Le souffle du vide ne meurt pas,

on l'appelle le mystérieux principe femelle.

Un Yin, un Yang.

La porte à deux battants du mystérieux principe femelle...

XII : (réprimer ses désirs)

Le jeu des couleurs aveugle l'œil ;

la gamme des sons assourdit l'oreille ;

la diversité des saveurs affadit la bouche...

l'homme sage veille au ventre (siège des esprits)

et non à l'œil (siège des passions).

C'est pourquoi il laisse ceci (l'extérieur)

et prend soin de cela (l'intérieur)

dans l'unité et la clarté..

XIX : Renoncez à la sagesse (et génie public)

Rejetez la science (et doctrine officielle).

XX : Renoncez à l'étude et vous serez sans souci.

L'étendue des connaissances noie le cœur...

La fréquence des résurgences dans le temps et la variété des milieux touchés font irrésistiblement penser à ces biens que le partage multiplie au lieu de les diviser. L'histoire comparée des religions a puisé et puise à pleines mains dans ces richesses

disparates amassées au hasard de l'aventure. Matgioi a reçu le plus beau des cadeaux du destin, celui d'être aussi longtemps pillé.

OUVRAGES, PREFACES ET REVUES PUBLIES SOUS LA DIRECTION DE MATGIOI

Une quarantaine de titres figurent au *Catalogue général* de la Bibliothèque nationale, treize se trouvent dans les fichiers complémentaires. Le catalogue du British Museum en compte dix-huit et le *Manuel bibliographique des Sciences psychiques ou occultes* de Caillet onze. On trouve dans la *Bibliographie de l'Indochine française* de Paul Boudet, Imp. d'Extrême-Orient, Hanoï, 1929, quatorze titres. Les dix articles ou conférences mentionnés dans la *Biblioteca Indosinica* de Cordier, Paris, Leroux, 1913, de nature politique, ne figurent nulle part ailleurs.

La plupart des articles publiés dans les périodiques sont absents de ce tableau chronologique mais une liste indicative des principales revues où il collabora fait suite.

Nous avons laissé sans nom d'auteur les ouvrages signés Albert de Pourville et rajouté Matgioi pour les autres. Quant à ceux qui portent mention des deux noms, le second est mis entre parenthèses : par exemple A. de P. (M).

1886 :

- *A une Heure de Nancy*, Nancy, Berger-Levrault.
- *Notes sur la Marche*, Baudoin, extrait du Journal des Sciences militaires (signé R. de P. ?).

1890 :

- *De l'Autre Côté du Mur*, Haïphong, Schneider, date portée uniquement sur la réédition Michaud de 1911.

1891 :

— *Le Tonkin actuel, 1887-1890*, Paris, A. Savine. Mat Gioi (*sic*).

1892 :

— *Deux années de lutttes, 1890-1891*, Paris, A. Savine. Matgioi.

— *Un point d'histoire coloniale*, Paris, A. Savine. Mat Gioi (A. de P.).

1893 :

— *L'idée de patrie en Asie*, Paris, Mayeux. « L'Etat tampon du Haut Mékong », *Revue française de l'Etude des Colonies*, t. 18.

1894 :

— *La politique indochinoise, 1892-1893*, Paris, A. Savine. Matgioi (A. de P.).

— *L'art indochinois*, Paris, Quantin, Bibliothèque officielle des Beaux-Arts, réédité en 1912 à Paris par L. Michaud. A. de P. (M).

— *Le Tao de Lao-Tseu* - Traduction, Paris, Librairie de l'Art indépendant.

— *Le Tê de Lao-Tseu* - Traduction, Paris, Librairie de l'Art indépendant.

« La Pacification du Tonkin et ses résultats économiques », *Bul. Soc. Géo. Com. de Paris*, t. 16.

1895 :

— *Dans les Seize Chaûs (1888-1889)*, Arcis-sur-Aube, Frémont. A. de P. (M).

— *L'esprit des races jaunes. - L'opium, sa pratique*, Paris, Chamuel, réédité en 1903 dans la collec. L'Initiation. Matgioi (A. de P.).

— *L'esprit des races jaunes. Les sept éléments de l'homme et la pathogénie chinoise*. Paris, Chamuel. Matgioi (A. de P.).

1896 :

— *L'esprit des races jaunes. - Le traité des influences errantes de Quandzgu*, traduction, Paris, Bibliothèque de la Haute-Science. Réédité en 1906 et 1925.

1897 :

- *L'esprit des races jaunes. - Le Taoïsme et les Sociétés secrètes chinoises*, Paris, Chamuel. Matgioi (A. de P.).
- *L'affaire de Siam*, Paris, Chamuel. Matgioi (A. de P.).
- *De l'autre côté du mur*, Haïphong, Schneider. Ed. originale de *L'Annam sanglant*, réédité par les Ed. de Monaco en 1894 et, de La Nouvelle Revue en 1896 et Chamuel en 1898.

1898 :

- *Chez les Pirates*, Hanoï, Imp. de l'Indochine fr. A. de P. (Matgioi) (*sic*).

1899 :

- *Le Maître des Sentences*, Paris, Ollendorf. A. de P. (M), réédité par Baudinière, sans date.

1900 :

- *La Question d'Extrême-Orient*, Paris, Pedoue, avec une préface de G. Hanotaux. A. de P. (M).
- *L'Empire du Milieu*, Paris, Schleicher. A. de P. (M).

1901 :

- *La Chine des Mandarins*, Paris, Schleicher. Réuni avec *La Chine des lettrés* en un seul ouvrage en 1912. A. de P. (M).

1904 :

- *La Réforme de Saint-Cyr*, Paris, Ed. Nouvelle Revue.
- *Rimes chinoises*, Paris, Lemerre. Matgioi (A. de P.).
- *La Voie*, revue mensuelle parue d'avril 1904 à décembre 1906, Paris, Librairie de l'Art indépendant.

1905 :

- *Les défenses de l'Indochine*, Paris, Pedoue. Préface de F. Deloncle, lettre du Président Doumergue. A. de P. (M).
- *La Voie Métaphysique*, Paris, Librairie de l'Art indépendant. Rééditions Chacornac en 1936 et 1956. Matgioi.
- *La Réorganisation de la Garde civile en Indochine*, Paris, Soc. d'Ed. contemp. Matgioi (A. de P.).

« Comment et avec qui nous défendons l'Indochine ? » Congrès coloniaux français.

« L'avenir de l'Indochine et le péril jaune » par M. le Comte de Pourville. *Bull. soc. géo.* de Toulouse.

1906 : préface à Warrain, *La Synthèse concrète, Etude métaphysique de la Vie.*

1907 :

— *Les enseignements secrets de la Gnose* par Simon et Théophile, Paris, Soc. d'Ed. contemporaine et Librairie Bodin, Collec. de La Voie. Réédité par R. Dumas en 1976.

— *Les Réserves indigènes de l'Indochine*, Paris, Ed. de la Nouvelle Revue. Signé A. de P. (M).

— *La Voie rationnelle*, Paris, Soc. d'Ed. contemporaine et Librairie Bodin. Préface de Alta. Réédition Chacornac en 1941 et 1974. (Ed. traditionnelles.)

1908 : « L'Opium » conférence à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, Paris, tiré à part.

« Les premiers résultats de l'instruction indigène en Indochine » par M. de P. secrétaire général du congrès.

1909 :

— *Stanislas de Guaita*, Paris, Librairie hermétique. Matgioi.

1910 :

— *L'Asie française*, connu par un seul contrat d'édition chez Flammarion, manque à la Bibliothèque nationale.

1911 :

— *Le Cinquième Bonheur*, Paris, L. Michaud. A. de P. (M).

1912 :

— *Rimes d'Asie*, Paris, Figuière. A. de P. (M). préface à : Villemagne, *Hors de sa Race*, Paris.

— *L'Annam sanglant*, Paris, L. Michaud (édition définitive). A. de P. (M).

« Les Milices d'Indo-Chine, l'inquiétante réforme ». *La Dépêche coloniale*, 1, 8, 13 mars.

1913 : préface à : Langlet, *Le Peuple annamite*, Paris.

1914 :

— *Physique et Psychique de l'Opium*, Paris, Figuière. Réédité par Ed. du Monde Nouveau, 1925.

1915 :

— *Les Terres meurtries*, Paris, Berger-Levrault.

1916 :

— *Jusqu'au Rhin : les terres meurtries - Les terres promises*, Paris, Berger-Levrault.

— *Ce qui meurt, ce qui demeure*. Mention en 1916 ?

1919 :

— *L'Homme qui a mis les Boches dedans*, Paris, Figuière. Réédité par Baudinière en 1932 sous le titre : *A 29 agent secret*. A. de P. (M).

1922 :

— *La Greffe*, Paris, Figuière, 2 vol. A. de P. (M).

1923 :

— *L'Heure silencieuse*, Paris, Ed. du Monde Nouveau.

1925 : avant-propos à Finbert (J. Elian) : *Sous le signe de la Licorne et du Lion*, Paris, collec. le Vaste Monde, Les Cahiers du Mois. Cette collection fut dirigée par Pouvoirville à partir de 1925.

1926 : avant-propos à P. Redan : *L'Etendard vert*, Paris, Le Vaste Monde.

préface à H.P. Blavatsky : *Au pays des Montagnes bleues*, Paris, Le Vaste Monde. Réédité en 1975 par les éd. Adyar à Paris.

1927 :

- *Anthologie franco-indochinoise*, Hanoi, Le-Van-Tan, Matgioi se trouve au t. II.
préface à P. Guebard : *La Compagne de la Brousse*, Paris, Le Vaste Monde.
- *Le Mal d'Argent*, Paris, éd. du Monde Nouveau. Avec *L'Heure silencieuse* et *Le Cinquième Bonheur*, il forme la trilogie des *Livres de la Brousse*.

1928 :

- *Un Chasseur d'Hommes*, Paris, Baudinière.
- *Chasseur de pirates !* Paris, Ed. du Monde Nouveau. A. de P. (M).

1929 : préface à T.S. Stribling : *Fombombo*, Paris.

Discours au banquet du Monde Nouveau du 28 juin 1929.

1931 :

- *Francis Garnier*, Paris, Plon. Réédité par Ed. de l'Encyclopédie de l'Empire français en 1946.

1932 :

- *L'Annamite*, Paris, Larose.
- *Louis Gabriel, pirate*, Paris, Baudinière.

1933 :

- *Griffes rouges sur l'Asie*, Paris, Baudinière.
- *Nouveaux Avatars d'A 29 agent secret*, Paris, Baudinière.
- *Auguste Pavie*, Paris, Larose.

1934 :

- *Pacifique 39*, Paris, Baudinière.
- *Sainte Thérèse de Lisieux protectrice des peuples*, Paris, Ed. du Lys.

1935 :

- *L'Œil n° VII*, Paris, Baudinière ou 1936 ?

— *L'héroïque Aventure*, fascicules hebdomadaires, Paris, Baudinière. 25 brochures, 1935 et 1936.

1936 :

— *L'Indochine française*, encyclopédie coloniale et maritime, Paris, Lang ; préface d'Albert Sarraut.

— *La Guerre prochaine*, Paris, Baudinière, 5 brochures.

Il collabora aux revues : — Le Courrier de Haïphong, Le Courrier de Saïgon, La Dépêche coloniale, L'Estafette, La Gnose, La Haute Science, L'Initiation, Le Journal des Sciences Militaires, La Nouvelle Revue, La Nouvelle Revue Indochinoise, Panorama, La Voie, Le Voile d'Isis.

BIBLIOGRAPHIE

- Léon Champrenaud, *Matgioi et son rôle dans les Sociétés secrètes chinoises (1910)*.
- C.C. Curinier, *Dictionnaire national des contemporains*, vol. V, Paris, Off. géné. d'éd. de librair. et d'imprim., 1901-1906.
- Pouï Tak-Sang, article nécrologique in *Etudes Traditionnelles*, juin 1940.
- J.P. Laurant, *Archives de l'Esotérisme*, n° 1, 1976, Paris, R. Dumas.
- M.F. James, *Esotérisme, occultisme, Franc-Maçonnerie et Christianisme aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Nouvelles Ed. latines, 1981.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

ABDUL-HADI (I. Agueli)
ABDUL-HAQ (L. Champrenaud)
ADAM P.
AGRIPPA
AGUELI
ALTA (abbé Calixte Mélinge)
AMYOT (le P.)
ANQUETIL-DUPERRON

BACHELARD G.
BAILLY Ed.
BARLET Ch. (A. Faucheux)
BARRES M.
BASSET R.
BAUDRILLART (Mgr)
BAUTAIN (abbé)
BEAUPRE (Cte de)
BENOIST L.
BESANT A.
BLANC DE SAINT-BONNET
BLAVATSKY H.
Bois J.
BOISSIERE J.
BONNETAIN
BONNETTY
BORDEAUX H.
BOUDDHA
BOULLAN (abbé J.A.)
BOURDE P.

BOURGET P.
BRETON A.
BRISSON A.
BRICAUD J. (Johannes, Jean II)
BURNOUF

CAGLIOSTRO
CAKYA-MUNI
CAILLAUX J.
CAITHNESS (Lady... duchesse de Pomar)
CATULLE-MENDES
CEZARD L.
CHACORNAC (frères)
CHACORNAC P.
CHAMPOLLION
CHAMPRENAUD L. (Abdul-Haq, N. Sisera, Théophane)
CHAMUEL (L. Mauchel)
CHARLES E.
CHARVOZ (abbé)
CHATRIAN (Erckmann...)
CHEVILLON C.
CHEZY
CLEMENCEAU G.
CLOTILDE (ste)
COLEBROOKE
CONFUCIUS
CONSIDÉRANT V.
COOMARASWAMY A.K.
COURBET (amiral)

DACIER
DAVID-NEEL A.
DEBUSSY C.
DELONCLE F.
DESMOULINS C.
D.N.S.D. (brahmine)

DOINEL J.
DOUMERGUE G.
DRIANT (cdt)
DUPUIS J.
DUYVENDAK

ELIE
EMMERICH A.K.
ENCAUSSE Ph.
ENFANTIN
ENORPHOS
ERCKMANN (... Chatrian)

FABRE DES ESSARTS L. (Synésius)
FARRERE C.
FAVRE (1t-col.)
FERRY J.
Fo-HI
FOURIER
FRANCE A.
FRANÇOIS DE SALES (st)
FUGAIRON (DR, Sophronius)

GARÇON M.
GARNIER F.
GARY DE LACROZE
GAUBIL (le P.)
GENEVIÈVE (ste)
GEORGEL G.
GEORGES (général)
GRATRY (le P.)
GRISON P.
GUAÏTA ST. DE
GUÉNON R.
GUILLABERT DE CASTRES
GUYMIOT

HAMATHA AGAMYA GURU
HANOTAUX G.
HENRY (Mgr)
HEROLD A.F.
HOUI-NAN TSEU
HOWE E.
HUGO V.
HUYSMANS J.K.

INAYAT KHAN

JALOUX E.
JAMBLIQUE
JAMES M.F.
JASON
JEAN-BAPTISTE (st)
JEAN II (J. Bricaud)
JEAN (le Prêtre)
JEANNE D'ARC (ste)
JÉSUS
JOFFRE (maréchal)
JOHANNES (J. Bricaud)
JOSEPH (st)
JOUNET A.
JULIEN F.
JULIEN S.

KANT E.
KONGTSEU (Confucius)
KOTSKA J. (Doinel J.)
KNOWLES R.E.

LAISSY
LALOY L.
LAMENNAIS (abbé F. de)
LAO-TSEU
LAPRADE

LARMANDIE (cte L. de)
LAURANT J.-P.
LEIBNIZ
LELEU
LE Loup Y. (Sedir)
LEVI E.
LEVI S.
LIGNERIS F. des
LIONNET J.
LOISY A.
LOTI P.
Louis XVII, 10.
LOUIS-PHILIPPE
LOUVET (le P.)
LOUYS P.
LUAT (Nguyen The Duc)
Luc (st)
LURO J.-B.

MAGINOT
MALLARMÉ S.
MANETHON
MARC HAVEN (Dr E. Lalande)
MARIE (ste)
MAURRAS Ch.
MATHERS
MAUCHEL L. (Chamuel)
MÉNARD L.
MÉNARD M.-J. (Mme A. de Pouvourville)
MEUNIER M.
MICHEL (st)
MICHELET V.E.
MILLE P.
MOGD (A. de Pouvourville)
MOLNER K.
MULLER Ch.

MULLER M.

NAUNDORFF

NGUYEN THE DUC LUAT

NGUYEN VAN CANG

NGUYEN VAN Lu

NOE

OSSENDOWSKI F.

PALINGENIUS (R. Guénon)

PALLIS M.

PAPUS (G. Encausse)

PARAVEY (le chevalier H. de)

PATANJALI

PAUTHIER

PAVIE A.

PELADAN A. (le chevalier)

PELADAN J. (le Sar)

PERROTTEY A. (Mme Th. de Pouvourville)

PÉTAIN Ph.

PHILASTRE

PHILIPPE (le Maître)

PHILOMÈNE (ste)

PIQUET (gouverneur général)

PLATON

POMAR (duchesse de, Lady Caithness)

PORPHYRE

POUI-TAK-SANG

POUVOURVILLE Albert Puyon de

POUVOURVILLE Andrée-Marthe de ?

POUVOURVILLE A. Th. de

POUVOURVILLE G. de

POUVOURVILLE R. de

POUVOURVILLE Th. de

PRÉAU A.

PRÉMARE (le P.J. de)

PROCLUS
PROUDHON
PUGINIER (Mgr)
PUYOO (A. de Pourville)

QUILLARD P.

RAM
REDON O.
RÉGNIER H. de
REMUSAT A.
REUSS Th.
REYOR J. (M. Clavelle)
ROBIN J.
ROPS F.
ROUGEMONT
ROUSSEAU J.-J.

SACY S. de
SAINT-JUST
SAINT-YVES D'ALVEYDRE
SARRAUT A.
SARRAUT (frères)
SATIE E.
SCHIPPER K.
SECRET F.
SEDIR (Y. Le Loup)
SESTIER H.
SHANKARACHARYA
SILVESTRE J.
SIMON
SISERA N. (L. Champrenaud)
SOPHRONIUS (Dr Fugairon)
SOULARY
STABLE P.
SUN-YAT-SEN
SULLY-PRUDHOMME

SYNESIUS (Fabre des Essarts)

THÉOPHANE (L. Champrenaud)

THÉRÈSE DE LISIEUX (ste)

TOULOUSE-LAUTREC H. de

ULYSSE

UNGERN-STERMBERG

VALENTIN I,

VALENTIN II (J. Doinel)

VALSAN M.

VERDAD-LESSARD

VILLESBRET M.G. de La (Mme de Pourville)

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

VINTRAS M.

VOLTAIRE

VULLIAUD P.

WARRAIN F.

WENG-WANG

WILKINS

WIRTH O.

YOURCENAR M.

Notes

1

Le IV, 22-24, puis 25-26 : « Assurément, je vous le dis, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie, lorsque durant trois ans et six mois le ciel demeura fermé et qu'une grande famine sévit sur tout le pays ; pourtant ce n'est à aucune d'elles que fut envoyé Elie, mais bien à une veuve de Sarepta, au pays de Sidon. »

2

Les mots ésotérisme et occultisme sont deux néologismes presque simultanés du début du siècle surimposés aux anciens adjectifs : ésotérique et occulte. Le second désigne un groupe et un mode de pensée historiquement précis, fondé sur une transposition spiritualiste des systèmes intellectuels scientifiques. Le premier est à la fois plus vague et plus noble regroupant sous son aile tous les modes de pensée traditionnels et non rationnels. Guénon vit dans la kabbale, la gnose ou l'hermétisme des aspects particuliers de l'ésotérisme mais beaucoup d'obscurités subsistent et le flottement entre les deux mots est constant et la frontière instable. Chaque auteur ayant finalement sa propre définition, l'abbé Alta, par exemple, en discuta longuement dans *le Christianisme césarien*, Paris, Baudelot, 1914, donnant à sciences occultes le sens de dangereuses pour le plus grand nombre donc cachées. Nous ajouterons à la confusion en réservant ésotérisme à la nature de la démarche et occultisme à son objet, c'est-à-dire, mais ceci est valable pour le seul XIX^e siècle, au corpus de connaissances que ces auteurs voulurent constituer. Voir les articles « ésotérisme » et « occultisme » dans *l'Encyclopaedia universalis* ; Luc Benoist, *L'Esotérisme*, Paris, 1963 ; François Secret, Du « occulta

philosophia » à l'occultisme du XIX^e siècle, *Revue de l'Histoire des Religions*, Paris, P.U.F., 1974.

3

Paul Vulliaud (1875-1950), René Guénon (1886-1951) ont marqué la fin de l'occultisme par une approche beaucoup plus rigoureuse des textes sacrés des grandes traditions, par un esprit critique et une formation intellectuelle qui tranchaient heureusement avec nombre de leurs prédécesseurs.

4

Pierre-Eugène-Michel Vintras (1807-1875), cet ouvrier normand eut des visions en 1839. Saint Michel et la Vierge Marie lui enseignèrent avec les secrets de la fin des temps la vraie doctrine du salut. Emprisonné sous Louis-Philippe, 1848 le délivra. Aidé par l'abbé Charvoz il fonda un Carmel qui connut son plus grand développement à Lyon sous le second Empire. Voir M. Garçon : *Vintras hérésiarque et Prophète*, Paris, 1928, E. Nourry.

5

Peut-être peut-on lier cet état d'esprit à la notion de modernité.

6

Albert Jounet (1863-1923). Après un début assez brillant de carrière littéraire, ce socialiste chrétien publia en 1891 une revue de Kabbale messianique, *l'Etoile*, qui annonçait la concorde universelle dans la réconciliation de la science et de toutes les religions. Le socialisme spiritualiste s'alliait au modernisme, à la Kabbale et à l'Orient dans une vision unique, conçue de l'intérieur.

7

Sainte Thérèse de Lisieux, Paris, éd. du Lys, 1934.

8

1771 traduction du *Zend-Avesta* par Anquetil-Duperron, 1784 la *Bhagavad-Gîtâ* par Wilkins, 1822 Champollion donna « l'alphabet hiéroglyphique » dans sa lettre à Dacier, 1833 *Essai sur la*

Philosophie des Hindous de Colebrooke. L'attention s'était portée très tôt vers la Chine avec les traductions des Pères Jésuites puis Leibniz et Voltaire.

9

Singulari Nos (1832) et *Mirari Vos* (1834).

10

Louis-Adrien Péladan (1815-1870), journaliste catholique, fonda *l'Etoile du Midi* à Nîmes en 1848 puis *la France littéraire* à Lyon en 1856. On trouve alors autour de lui Souлары, Laprade, Bonnetty, Rougemont ; il connut également Blanc de Saint-Bonnet. Il publia en 1883 une *Histoire de la Sainte Vierge* et s'intéressa à la fin de sa vie aux phénomènes de voyance et aux apparitions, notamment celles de La Salette. Voir *Archives de l'Esotérisme*, janvier 1976.

11

Essai sur l'Origine unique..., Paris, Treuttel et Wurtz, 1826.

12

Confirmation..., Paris, 1838, réédité en 1867.

13

Documents hiéroglyphes..., Paris, 1838.

14

Voir : Matgioi, *Stanislas de Gudita*, Paris, Librairie hermétique, 1909, coll. Nos Maîtres.

15

Idem, p. 1 et 2 : « Aux environs des années 1878-79, une maison d'éducation lorraine enfermait, dans les murailles closes de son parc campagnard, six jeunes gens dont la communauté des études engendrait lentement, dans la diversité des goûts, la parallèle évolution des esprits... Mais le démon familial de chacun d'eux ne les laissa pas dans la route conventionnelle, et honorablement obscure, par où les jeunes bourgeois français s'acheminent, sans passions,

sans actes et sans rêves, vers la maturité indolente et l'impuissante vieillesse.

Je n'ai point de scrupules à dire les noms de ces jeunes hommes dont, à l'heure présente, l'état social est définitif. Paul Adam, à travers les vicissitudes de ses voyages, a connu, dans tous les continents, la renommée qui s'attache aux œuvres ardentes et à la belle écriture. M. Barrès a trouvé, au Parlement un banc, à l'Académie française un fauteuil, dont on peut dire qu'il les honore plus qu'il n'en est honoré... Le comte de Beaupré peint et cisèle dans les Amériques. Henri Sestier est gouverneur de Quang-tchéou-Wan et Stanislas de Guaïta... »

16

Oiseaux de Passage : Rimes fantastiques Rimes d'Ebène, Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1881.

17

Archives nationales, section Outre-Mer, sous la cote Colonies E II 687.

18

Le dossier des Archives nationales est complété par celui du Service Historique de l'Armée, les informations recueillies de part et d'autre ne sont pas rigoureusement identiques mais ne se contredisent cependant jamais.

19

Cette lettre existe bien, son père la garda et la lui légua. Elle est parvenue à son neveu au milieu de ses papiers.

20

23 août 1886.

21

Le Tonkin actuel, Paris, Savine, 1890-91.

22

La défaite de Lang-Son provoqua la chute du ministère Jules Ferry en 1885.

23

Archives nationales : « Par arrêté du 4 octobre 1890, Albert Puyon de Pouvoirville, Officier d'Infanterie (sous-lieutenant) en congé régulier, a été nommé Inspecteur de 2^e classe + Garde civile indigène en Annam et au Tonkin. Cet officier rapatrié quelques mois auparavant, avait obtenu de Monsieur le Ministre de la Guerre, un congé pour retourner au Tonkin et y demander un emploi dans la Garde civile (Saigon, 9 novembre 1890, le Gouverneur Général Piquet au Ministre). »

Nomination à la brigade de Son-Tay le 8 octobre 1890, Tuyen-Quang, le 24 décembre 1890.

24

Selon les Archives nationales.

25

Sa réintégration officielle comme lieutenant daterait selon le Service Historique de l'Armée du 17 mars 1882.

26

F. Ch. Barlet (1838-1921), de son vrai nom Albert Faucheux, fonctionnaire de l'Enregistrement à Abbeville, il profita ensuite d'une longue retraite parisienne. Ami de Papus avec qui il fonda *L'Initiation*, il fit partie du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste et fut sacré évêque gnostique par Doinel. En même temps il appartenait à la direction de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix de Stanislas de Guaita. En fait, il y eut bien peu de groupes auxquels il n'adhéra pas au moins quelque temps. S'inspirant de la pensée de Saint-Yves d'Alveydre il publia *Principe de Sociologie synthétique* (1894) et *Synthèse de L'Esthétique. La Peinture* (1895) principalement. Fâché avec Papus à propos de la succession de Saint-Yves d'Alveydre, il publia *L'Archéomètre* de ce dernier dans la revue de Guénon *La Gnose*. Il collabora également à *La Voie. Le Voile d'Isis* lui consacra un numéro spécial en 1924.

27

Louis Gabriel, Pirate, Paris, Baudinière, 1932.

28

Archives nationales, demande de réintégration adressée de Nancy le 17 mars 1895, annulée le 20 août 1895. Il habitait alors au 226, rue Lecourbe, à Paris (XV^e).

29

Contrat de mariage devant M^e Laissy, notaire à Nancy. Mention du mariage est faite dans le dossier des Archives nationales.

30

Ces dernières dates fournies par « la chronique familiale » sont sujettes à caution : un compte rendu de banquet que nous verrons plus loin signale, en 1929, la présence de la marquise et de Mlle de Pouvourville aux côtés du conférencier. Cependant G. de Pouvourville possède une lettre de son oncle mentionnant la mort de sa fille en 1925 et, selon lui, aucune nièce ne pouvait être présente à ce banquet à cette date. Pour la marquise, il s'agit de Marguerite-Jeanne Ménard, sa seconde femme avec qui il s'installa 12, avenue de Robinson à Châtenay-sur-Seine.

31

L'Esprit des Races jaunes..., Paris, « l'Initiation », 1903.

32

M.B. des S. P. ou O., Paris, Dorbon, 1913.

33

Le Maître des Sentences, Paris, Ollendorf, 1899.

34

Panorama, 1^{er} juin 1928, N° 170, p. 7 et 8, 11 et 12, 14 et 15, 16 et 17.

35

Anthologie franco-indochinoise, Hanoï, Le-Van-Tan, 1927. Pierre Loti y figurait, nous trouvons Matgioi au t. II avec Bonnetain et P. Bourde ;

un tableau d'ensemble de ses œuvres est donné.

36

Le Monde nouveau, 1929.

37

Matgioi devait rejeter ces épithètes.

38

Il fonda par la suite un groupe des Français d'Asie.

39

Transmis par G. de Pouvourville ; les indications sur son contenu nous ont été données par M. Kristofer Schipper.

Le document se présente par feuillets reliés. L'écriture en est médiocre avec des interpolations de caractères démotiques vietnamiens dits caractères Nom.

40

Haïphong, 1890-Monaco, 1894-Paris, Nouvelle Revue, 1896.
Rédaction définitive, Paris, Louis Michaud, 1912.

41

Idem., p. 31.

42

Auguste Pavie, Paris, E. Larose, 1933.

43

Panorama. Idem, p. 30-31.

44

La Question d'Extrême-Orient, Paris, Pedoue, 1900.

Les Défenses de l'Indochine, préface de F. Deloncle, Paris, Pedoue, 1905.

Il fut nommé le 1^{er} janvier 1906 membre du Conseil supérieur des Colonies.

45

Mises à part les médailles commémoratives du Tonkin, obtenues en 1889, ses décorations illustrent cet aspect de ses activités :

- 1^{er} décembre 1904 - Commandeur (2^e classe de l'ordre) du Nichan Iftikhar tunisien.
- 5 juillet 1906 - Grand Officier (1^{re} classe de l'ordre) du Nichan Iftikhar tunisien.
- 6 novembre 1906 - Ordre de la Rédemption du Libéria.

(Décorations en rapport avec les services assurés comme Secrétaire général des Congrès coloniaux.)

- Janvier 1908 - Il aurait été nommé chevalier de la Légion d'Honneur au titre du ministère des Colonies et rayé au dernier moment pour « des motifs politiques et religieux invoqués contre sa famille » par André Brisson.
- 13 septembre 1922 - Plaque d'honneur dite Kim-Khanh de 1^{re} classe de l'Empire d'Annam.
- Médaille du Protectorat d'Annam et du Tonkin.
- 11 novembre 1920 - Chevalier de la Légion d'Honneur.
- 24 janvier 1925 - Officier (4^e rang dans l'ordre) du Ouissam Alaouite chérifien.
- 2 août 1932 - Officier de la Légion d'Honneur.

Il était depuis 1904 Secrétaire général des Congrès coloniaux français.

46

La *Revue de Paris*, 1^{er} mars 1912 : « La Révolution et les Sociétés secrètes en Chine », p. 119 et suivantes.

47

Idem, p. 128-129.

48

Idem, p. 132.

49

Griffes rouges sur l'Asie, Paris, Baudinière, 1933 ; la citation suivante en est tirée.

50

L'Homme qui a mis les Boches dedans, Paris, Figuière, 1919.
« Matgioi » a été ajouté sous le nom d'auteur.

51

Dédicace manuscrite portée sur l'exemplaire que nous avons sous les yeux.

52

Le héros s'enfermait dans le fumoir du wagon-restaurant avec des romans d'Henri Bordeaux et d'Edmond Jaloux.

53

Paysages et personnages rappellent également *Le Tour de France par deux enfants*, livre de lecture des écoles primaires conçu pour rappeler l'appartenance des deux provinces à la patrie française et qui a été réédité récemment (Paris, Belin, 1974).

54

L'Héroïque Aventure, fascicule hebdomadaire (96 p. illustrées, 3 heures de lectures captivantes), parus en deux séries : 1) La guerre prochaine, 2) L'héroïque aventure, Paris, Baudinière, 1935.

55

On voit apparaître un maréchal Certain et un général Gérard qui ressemble fort au maréchal Pétain et au général Georges.

56

L'inquiétude pour l'allié tchèque se retrouve dans une lettre à son neveu, donnée en annexe et datant du printemps 1936.

57

Sainte Thérèse de Lisieux, protectrice des peuples, Paris, Ed. du Lys, 1934.

58

Ils constituèrent même un élément affiché de sa vie quotidienne. M.F. James à l'article « Pouvoirville » de *Esotérisme, Occultisme, Franc-Maçonnerie et Christianisme aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, N.E.L. 1981 fait état de son rôle de porte-bannière aux fêtes de canonisation de sainte Thérèse en 1930. Il envoya un exemplaire de la réédition de 1936 de *La Voie Métaphysique* à l'archevêque de Paris.

59

Il laissa percer toutefois une certaine rancœur contre la famille de Guaïta qui, à sa mort, aurait dispersé ses livres et détruit ses papiers par préjugé religieux. Cette affirmation est contredite par Paul Vulliaud qui mentionne dans *La Kabbale juive* (Paris, 1923) avoir vu les dits papiers entre les mains de l'ancien secrétaire de Guaïta, Oswald Wirth. Ce dernier eut par ses ouvrages un rôle décisif dans la renaissance des études symboliques dans la Franc-Maçonnerie au début du siècle. Il fonda la revue *Le Symbolisme*.

60

Déjà cité page 27, note 1.

61

P. 5, 6, 7.

62

Idem, p. 94, 95. Matgioi s'est plaint un jour que Maurras ait cité une phrase de sa *Sainte Thérèse* dans son discours de réception à l'Académie française, sans donner la référence.

63

Idem, p. 98.

64

Clinique du 7, rue de la Chaise, Paris VII^e.

65

Le modèle asiatique de la mort était déjà présent dans un sonnet de *La Voie*, publié en 1906 sous le nom de Puyoo et le titre curieux de

« Rimes jacobines » :

Mystérieux ; il garde, au fond d'une humble conscience,
L'inutile trésor de sa toute puissance,
Et sa mort volontaire est sa première action.

66

Banquet présidé par M.A. Sarraut, ministre des Colonies (1929) à l'hôtel Lutétia ; parmi les participants : la marquise de Pouvoirville, Mlle de Pouvoirville, L. Champrenaud ainsi que de nombreuses personnalités du monde politique. Ce Léon Champrenaud fut son compagnon le plus fidèle en ésotérisme.

67

Au Pays des Montagnes bleues, Paris, collection « Le vaste monde », 1926. La collection était dirigée par le préfacier Albert de Pouvoirville.

68

Papus, le Dr Gérard Encausse (1865-1916) fut l'animateur et l'organisateur le plus en vue du mouvement occultiste parisien, ses nombreux ouvrages de vulgarisation touchèrent un vaste public féru de merveilleux. Voir ci-dessous la note n° 4.

69

Ces mouvements eurent comme organes de presse : *L'Initiation* (1888), *Le Voile d'Isis* (1890) et *L'Union occulte française* à Lyon.

70

Démêlés qui durèrent de 1891 à 1893, le duel manqué Huysmans-Guaïta en fut le point culminant.

71

Victor-Emile Michelet, né en 1861 à Nantes, élevé dans l'ambiance mystique de la Bretagne et aventureuse d'un port aux liaisons lointaines. Il vécut à Paris et se passionna pour les cénacles littéraires « en assurant son quotidien » par le journalisme. Avec Villiers de L'Isle-Adam dont la personnalité le marqua au plus haut point, il se plut à la fréquentation de Guaïta, des occultistes et du

groupe de l'Art indépendant. Il participa également au mouvement « Jeune France » et reçut, comme poète, le prix Sully-Prudhomme, ce qui lui valut de violentes attaques dans la presse. A partir des années 1900 sa santé se dégrada et il vécut en demi-reclus, imprimant lui-même sa dernière œuvre poétique *Le Tombeau d'Hélène*. Il mourut de congestion pulmonaire en janvier 1938 après avoir traversé Paris à pied pour se rendre à la Maison de la Poésie à Montmartre. Voir Richard E. Knowles, *V.E. Michelet, poète ésotérique*, Paris, Vrin, 1954, préface de Gaston Bachelard.

72

Yvon Le Loup (1871-1926), ami de Papus ; l'ensemble des activités groupées autour de ce dernier ont fait l'objet d'une publication de son fils, le Dr P. Encausse : *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental*, Papus, sa vie, son œuvre, Paris, Ocia, 1949. De juillet 1894 à janvier 1895, Mogd donna par séries « Les Sept Eléments de l'Homme et la Pathogénie chinoise » qui furent rassemblées par la suite en une publication.

73

Les Compagnons de la Hiérophanie, Paris, Dorbon, 1937.

74

La librairie de l'Art indépendant se trouvait rue de la Chaussée-d'Antin ; E. Bailly y réalisa les premières éditions de Pierre Louys et H. de Régnier. Auteur lui-même de poésies et pages musicales, il laissa surtout *La Légende de Diamant*, 1909, Sept Récits du Monde celtique. V.E. Michelet lui consacre un chapitre dans l'ouvrage déjà cité.

75

Jules Bois (1868-1943), homme de lettres et journaliste, ses principales publications jusqu'à la première guerre mondiale furent occultistes. Il s'intéressa particulièrement aux thèmes du messianisme féminin avec *L'Eternelle Poupée* (1894), *L'Eve nouvelle* (1896), *La Femme inquiète* (1897) et *Le Couple futur* (1912). Célèbre pour sa connaissance des *Petites Religions de Paris* (1894), il fut

l'ami de Maurras, Huysmans, Mathers et fut provoqué en duel par Stanislas de Guaita à la suite de la fameuse affaire Boullan. Voir M.F. James, *Esotérisme...* déjà cité, p. 42.

76

Lucien Mauchel, ami de Papus, voir P. Encausse, ouvrage déjà cité.

77

Paris, Chamuel, 1897, 1895, 1897.

78

L'Eglise gnostique universelle fut fondée fin 1889 ou début 1890 lors d'une séance spirite chez Lady Caithness, Doinel devant son investiture, selon les versions, soit à l'évêque albigeois Guillabert de Castres, soit directement à l'émanation divine des saints Eons.

79

Tous devinrent rapidement évêques, mais les brouilles se succédèrent également à un rythme accéléré. A la suite d'une polémique, en 1911, dans *la France antimaçonnique*, un plaisant signa un article : « Un gnostique qui n'est pas évêque ».

Léonce Fabre des Essarts (1848-1917), après des études classiques au séminaire d'Autun enseigna ensuite dans divers collèges libres avant de passer conjointement au journalisme et à l'Instruction publique. J.-J. Rousseau, Hugo, le socialisme de Fourier, Considérant et le P. Enfantin l'influencèrent considérablement. Il fut candidat républicain socialiste dans le Var en 1889 ; son anticléricalisme l'orienta ensuite vers les milieux maçonniques et occultistes. Enfin, il fut un des premiers adhérents de l'Eglise gnostique fondée par Jules Doinel, créé évêque de Bordeaux et coadjuteur de Paris sous le nom de Synésius. Il collabora à *L'Initiation*, sous ce nom, en 1895.

80

Lucifer démasqué, Paris, Lyon, Delhomme, 1895 ; *La Loque noire*, ? ? ? ? ?

81

Cette abjuration n'a pas laissé, semble-t-il, de trace.

82

Jean Bricaud (1881-1934), cet employé de banque modèle passa par le Carmel de Vintras avant d'adhérer en 1901 à l'Eglise gnostique, à vingt ans il devint évêque de Lyon-Grenoble mais se sépara de Fabre des Essarts et fonda avec Fugairon l'Eglise catholique gnostique dont il fut le premier patriarche, Jean II. Il publia *Le Réveil gnostique* (1907-1914) et rapprocha la gnose du martinisme de Papus et de la Maçonnerie « irrégulière » : le rite de Memphis et Misraïm. Après la première guerre mondiale, il prit la direction de ces divers mouvements mais fut toujours contesté. Voir C. Chevillon, *La Vie et les Idées de Jean Bricaud*, Annales initiatiques, janvier-juin 1934 et M.F. James, ouvrage déjà cité, p. 56.

83

Juillet-août 1910 et mars 1911.

84

Plus préoccupé de culture que d'affaires, Bailly fut abandonné par les auteurs qu'il avait fait connaître et dont les succès ouvraient les portes de maisons plus solides, il mourut dans une solitude à peu près complète.

85

1905 et 1907.

86

1906, pour *l'Espace* on trouve au *Manuel bibliographique des Sciences psychiques ou occultes* : Paris, Fischbacher, 1907 ; il figure néanmoins dans la collection de *La Voie*.

87

L. Cézard a dessiné la couverture du *Maître des Sentences*. Elle représente une femme blanche, image de la vérité, avec un disciple barbu à ses pieds et la mort derrière elle.

88

Juillet-août 1905, novembre 1905, février 1906.

89

Novembre 1905, ce dernier racontait en particulier une visite à Max Müller.

90

Septembre 1904, il présentait le jaïnisme comme antérieur au brahmanisme sectaire.

91

Juin 1904, il attaqua l'Eglise incapable d'adapter ses idées à la science moderne, comme le démontrait la condamnation de l'abbé Loisy.

92

J. Bricaud, « L'astrologie scientifique », octobre 1905. La littérature était présente avec les sonnets de V.E. Michelet (février 1906, mai 1907) ou des « Rimes jacobines » de Puyoo, c'est-à-dire de Pouvourville lui-même.

Alta, pseudonyme de l'abbé Calixte Mélinge (1842-1933), ce disciple du Père Gratry obtint en 1876 son doctorat de théologie en Sorbonne avec *La Philosophie du Surnaturel*. Prêtre du diocèse de Versailles jusqu'en 1910, il collabore à *L'Aurore du Jour nouveau*, organe du christianisme ésotérique créé par la duchesse de Pomar, à *L'Etoile* de l'occultiste Albert Jounet et aux principales revues ésotérisantes de son temps, notamment *La Voie*. Il a préfacé la première édition de *La Voie rationnelle* en 1907. Hostile à l'ultramontanisme, il était partisan d'un rapprochement de l'Eglise et de la Franc-Maçonnerie. Il s'attacha dans divers ouvrages à réaliser une exégèse néognostique des Ecritures.

Marc-Haven, pseudonyme du docteur Emmanuel Lalande (1868-1926), ami de Papus, il se fixa à Lyon en 1896 auprès du célèbre mage et guérisseur, le maître Philippe, dont il épousa la fille. Féru de kabbale, il fut membre du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste et collabora aux principales revues occultistes de son temps. Son ouvrage principal, *Le Maître inconnu Cagliostro* parut en 1912. Dans

les dernières années de sa vie, il prépara une traduction du Tao-të King et correspondit à ce propos avec Matgioi. Voir Philippe Encausse, ouvrage cité, p. 45 et M.F. James, ouvrage cité, p. 164.

Pour A. Jounet, voir *Bélisane*, numéros 1 et 2, 1978.

93

Voir F. des Ligneris, avant-propos au *Temple de Satan*, Paris, Dumas, 1975.

94

Pouvoirville répondit de Chatou le 29 septembre 1908 à Barrès qui lui avait envoyé son livre : « Je vais lire la monographie de Guaïta et j'y appuierai la mienne ». Cité par F. des Ligneris.

95

P. Vulliaud dans *La Kabbale juive*, Paris, E. Noury, 1923, affirme le contraire comme on l'a vu.

96

Janvier 1898.

97

Il mourut le 19 décembre 1897 à 36 ans. La décision était suivie des signatures de Sedir, Papus, Sisera.

98

Voir K. Mölner et E. Howe : *Jahrhundertfeier, Vom Untergrund des Abendlandes*, Gottingen, 1975.

99

Par l'intermédiaire du peintre suédois Ivan Agüeli qui rattacha sans doute également Guénon au soufisme. Il publia plusieurs articles dans *La Gnose* sous le nom d'Abdul Hadi.

100

P. 231 et 232 de la réédition des Etudes traditionnelles, Paris, 1941. Cette réédition supprimait le chapitre sur « les influences errantes » qui lui paraissait trop occultiste.

101

L'histoire est prise ici dans le double sens de créatrice de mouvement et de compréhension du mouvement. La violente opposition à la politique coloniale française porte sur la façon dont la colonisation était opérée dans l'ignorance des seules raisons qui la légitimaient.

102

Le titre était : *Le Tao de Laotseu*, traduction exacte par Albert de Pouvourville (Matgioi).

Cette attitude antiuniversitaire se retrouve chez une autre voyageuse, Alexandra David-Néel : « ... Lorsqu'on rumine les théories hindoues dans la jungle où elles sont nées, on les voit sous un tout autre jour que les éminents chers maîtres qui ne les ont jamais connues que dans un cabinet de travail européen » (Lettres à son mari, Népaoul, Sinamena, 19 janvier 1913, tome I, p. 230, Paris, Plon, 1975). La déclaration liminaire suivante a disparu dans l'édition 1941 de *La Voie rationnelle*.

103

Philastre publia *Le Code annamite*, Paris, 1876, *Premier Essai sur la Genèse du Langage et le Mystère antique*, Paris, Leroux, 1879, *Exégèse chinoise*, Paris, Annales du Musée Guimet, t. I, 1880. La défense qu'en fait Matgioi contraste avec les violentes critiques que l'on peut lire dans différents ouvrages sur la conquête de l'Indochine. Voir J. Dupuis, *Le Tong-Kin et l'Intervention française*, Paris, 1898 : Il est accusé d'avoir ruiné l'œuvre de Francis Garnier par son ordre d'évacuation injustifié : « Comme le Gouverneur de Saïgon poussait les ambassadeurs à la conclusion du traité, on s'aperçut, au dernier moment, que ces ambassadeurs n'avaient aucun pouvoir ! Il fallait que l'un d'eux partit les chercher à Hué ; et encore, dirent-ils, on n'accorderait ces pouvoirs que si celui qui venait les chercher pouvait donner la preuve des bonnes intentions de l'Amiral et rassurer le gouvernement annamite. Le mieux était de faire accompagner l'ambassadeur, qui se rendrait à Hué, par un officier de l'Amiral, capable d'inspirer confiance à la cour.

Il paraissait vraiment bien improbable qu'aucun Français pût remplir les conditions requises pour une semblable mission. Il se trouva cependant que cet homme existait. Il y avait alors au gouvernement de la Cochinchine française un fonctionnaire, lieutenant de vaisseau, qui était le chef du service de la justice indigène. Après un séjour prolongé en Extrême-Orient, il s'était pris d'une vive admiration pour l'An-nam, sa langue, ses lois et ses mœurs. Il avait traduit le code annamite et il s'en était pénétré. Malheureusement, dit le P. Louvet (*Vie de Mgr Puginier*, p. 238), il lui est arrivé ce que j'ai vu se produire quelquefois chez ceux qui se livrent trop exclusivement à l'étude de la philosophie chinoise : à force de sonder les mystères de la civilisation orientale, il est devenu, selon l'expression pittoresque du lieutenant de vaisseau Félix Julien, "plus Annamite que les lettrés". En un mot, sous l'uniforme d'un officier français, c'est un lettré annamite ; il en a toutes les idées, tous les préjugés et peut-être aussi toutes les haines. Plus d'une fois, on l'a entendu déplorer hautement la présence des Français en An-nam, se faire le champion de l'indépendance du Noble Royaume, déclarant que les Annamites ont bien le droit d'être les maîtres chez eux et qu'après tout leur civilisation vaut bien la nôtre. »

104

Idem, chap. II, p. 36-37.

Les missionnaires de Pékin à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle avaient vu dans le Tao un symbole de la Trinité, Abel Rémusat un Logos, Stanislas Julien proposa pour la première fois en 1842 la traduction de Tao par la Voie.

Jean-Baptiste Luro (1837-1876), lieutenant de vaisseau et pionnier de l'administration de la Cochinchine française, fut inspecteur des Affaires indigènes ; ami de Francis Garnier, il laissa un important ouvrage, *Au Pays d'Annam*, paru en 1878, deux ans après sa mort à Toulon, où il avait été rapatrié malade. Voir *La Géographie*, revue mensuelle, t. XXXVI, 1891, p. 642 et 665.

105

De grossières erreurs sur les caractères chinois ont été faites. Ces renseignements sur sa traduction du Tao-të king nous ont été donnés par M.K. Schipper.

106

Le Tao-të king, traduction Duyvendak, Paris, Maisonneuve, 1975.

107

Idem, p. 43, légèrement modifié de la traduction de 1894.

108

Matgioi a esquivé seulement le mot. Duyvendak, dans son introduction, insistait sur la rareté des traductions réalisées sur un texte critique, son obscurité jointe aux différences d'interprétation des Chinois le rendit victime « du pire dilettantisme ». Il ajoutait : « Il y a aussi une foule de soi-disant traductions faites par des personnes dont la connaissance du chinois était tout à fait élémentaire et qui n'ont pas hésité, pour élucider ce texte, à recourir à des spéculations philosophiques le plus souvent complètement étrangères à l'esprit chinois ».

109

V^e sentence. Des chiens de paille précédaient les cortèges funéraires pour happer les influences néfastes ; avant les cérémonies on les préparait avec beaucoup de soin et on les traitait bien, après les funérailles on les détruisait avec les influences nocives dont ils étaient porteurs.

110

Idem, p. 49.

111

Idem, XVIII^e sentence, p. 60.

112

Idem, XX^e sentence, p. 62.

113

XXVI^e sentence du Te, dans Matgioi qui a séparé les deux livres, *idem*, p. 118. Ce sont les attaques contre les conceptions confucianistes qui font dater la rédaction du Tao-të king par Duyvendak vers 300 av. J.-C. Les archaïsmes que comporte le texte semblent des reprises de très vieux adages chinois ; de toute façon la légende de Lao-Tseu contemporain de Confucius est une erreur manifeste. Elle est à la base de la vision hiérarchisée de la tradition chinoise de Matgioi : « Par le simple récit de la fameuse entrevue que Laotseu eut avec Kongtseu, on peut voir déjà la différence des esprits des deux philosophes, la divergence, non point de leurs idées primordiales, mais des plans où ils appliquaient leurs idées, et la très incontestable supériorité de Laotseu, à laquelle Kongtseu lui-même rendait un humble et entier hommage ». *Idem*, p. 22.

114

L'ouvrage fut réédité en 1936 par les Editions traditionnelles.

115

Il faut donc absolument reconnaître que la doctrine de Fohi et la doctrine de Laotseu sont une seule et même doctrine, malgré les prétentions d'insuffisants analystes européens, dont les sentiments ne peuvent, en aucune façon, prévaloir sur la certitude des lettrés jaunes. Là où Fohi s'exprime dans le seul souci de la synthèse universelle, Laotseu s'exprime dans le souci de l'ésotérisme ascétique. Mais, d'un pas égal, les deux Sages marchent dans la même Voie du Ciel. *La Voie rationnelle*, p. 39 de la réédition 1941.

116

La Voie métaphysique, chap. II.

117

La Voie rationnelle, p. 128.

118

Idem, p. 135.

119

Les Enseignements secrets de la Gnose, p. 45-46.

120

Dans le commentaire de la XX^e sentence du Te il écrivait : « C'est ici la pure doctrine libertaire, telle que la tradition gnostique jadis la conserva, telle que Rousseau la rêva, telle que Proudhon la réintégra ». *La Voie rationnelle*, p. 104.

121

Mis à part quelques articles dont ceux de *La Gnose* vus précédemment.

122

Chacornac lui-même ou Jean Reyor, très proche de Guénon et qui dirigeait alors la revue.

123

Avant-propos, p. 5 et 6.

124

Idem, p. 6.

125

Toutefois l'intention satirique ne paraît pas évidente.

126

Idem, p. 247.

127

Idem, p. 255. Extrait de *De l'Autre Côté du Mur*, le mélange des textes littéraires et « initiatiques », à la fin de sa vie, témoigne d'une volonté évidente d'unité.

128

Idem, p. 269.

129

Tiré de *Matgioi et son Rôle dans les Sociétés secrètes chinoises* par Théophane (Léon Champrenaud), déjà cité.

130

La Voie rationnelle, idem, p. 7.

131

Dans *Le Voile d'Isis et Les Etudes traditionnelles* ; articles réunis dans *Aperçus sur l'Initiation*, Paris, Chacornac, 1946 et *Initiation et Réalisation spirituelle*, Paris, Chacornac, 1952.

132

Etudes traditionnelles, juin 1940.

133

La Gnose, octobre-novembre 1909.

134

Paris, la Table ronde, 1946.

135

L'auteur accordait à Matgioi le statut de Saint-Jean-Baptiste de l'ésotérisme aplanissant les voies de Guénon.

136

La Gnose, septembre-octobre 1910.

137

Idem, p. 219.

138

Voir J.-P. Laurant, *Le Sens caché selon René Guénon*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1975, p. 66.

139

La gnose, idem, p. 221.

140

Ananda Kentish Coomaraswamy, né en 1877 à Colombo, d'une mère anglaise fit des études d'ingénieur puis se spécialisa dans les questions d'art. Il fut appelé en 1916 au Musée des Beaux Arts de

Boston où il resta jusqu'à sa mort en 1947. Son ouvrage principal, *Hindouisme et Bouddhisme*, fut publié en 1943.

Marco Pallis, alpiniste anglais fit en 1933 une expédition dans l'Himalaya qui lui fit découvrir le Bouddhisme tibétain, il publia à son retour *Peaks and Lamas*, traduit en français en 1955, Albin Michel.

141

Voir J.-P. Laurant, *idem*, p. 216. Les passages virulents contre les orientalistes allemands disparurent également de la traduction comme des rééditions ultérieures en Français.

142

Une vingtaine de références dans l'œuvre de Guénon y renvoie pour quatre ou cinq à *La Voie rationnelle*.

143

Le Symbolisme de la Croix, Paris, 1931, Véga, p. 161.

144

Pour expliciter sa conception d'une synthèse « de l'intérieur » opposée au syncrétisme des occultistes, il présenta dans son avant-propos le rapport du fait historique au symbole ainsi : « En particulier si le Christ est mort sur la croix, c'est, pouvons-nous dire, en raison de la valeur symbolique que la croix possède en elle-même et qui lui a toujours été reconnue par toutes les traditions ».

145

Notion à rapprocher en fait de la génération du Verbe « ad intra » et « ad extra ».

146

Idem, chap. XXII : Le symbole extrême-oriental du yin-yang ; équivalence métaphysique de la naissance et de la mort. Ce chapitre est construit entièrement à partir de *La Voie métaphysique*.

147

Idem, p. 131, 132.

148

E.M. de l'E., Paris, Véga, 1932.

149

Toujours selon *La Voie métaphysique*.

150

André Préau, voir note 41, p. 95.

151

Louis Laloy, *Contes magiques*, Paris, L'Édition d'art, 1926 ; *Légendes des Immortels*, Paris, 1922 ; *Miroir de la Chine. Le Cinquième Bonheur de Matgioi*, Paris, Michaud, 1911 se composait d'une série de contes populaires, formule que l'on retrouve chez Laloy.

152

Paris, Véga, 1930.

153

Autorité spirituelle et Pouvoir temporel, Paris, Véga, 1930, p. 86.

154

Article paru dans *Le Voile d'Isis*, août-septembre 1932, repris dans *Aperçus sur l'Esotérisme islamique et le Taoïsme*, Paris, Gallimard, 1973, p. 103.

155

La Grande Triade, Paris, la Table Ronde, 1946.

156

Les Sociétés secrètes en Chine, Paris, Maisonneuve, 1933. Sur l'importante question des rapports avec la Franc-Maçonnerie, R.G. analysa les choses du point de vue du symbolisme qui avait un peu échappé à l'auteur.

157

A l'exception de la XV^e sentence, traduction et commentaire sont identiques à ceux de Matgioi, *La Grande Triade*, p. 120.

158

Rappelons qu'il partit définitivement pour le Caire en 1930.

159

La vie simple de René Guénon, Paris, Les Editions traditionnelles, 1958, p. 41-42-43.

160

Voir également *Etudes traditionnelles*, « A propos des maîtres de René Guénon », janvier-février 1955.

161

André Préau (1893-1976), fut un des premiers à suivre René Guénon, y compris pour un temps du moins en Islam, collaborateur des E.T., il en fut éliminé à la mort de Guénon. Voir la seule notice biographique existante, M.F. James, ouvrage déjà cité p. 222. Dans une lettre de mai 1973, André Préau nous confirma : « Certains jours je me demande si Guénon a vraiment eu des contacts avec l'Inde... Ne serait-ce pas uniquement l'influence de Matgioi ».

162

Marcel Clavelle dit Jean Reyor est né en 1905 à Paris, après un passage par l'occultisme, il suivit Guénon à partir de 1928. Il assura le secrétariat de rédaction de la revue *Etudes traditionnelles* de 1930 à 1951, représentant la tendance de l'ésotérisme chrétien, il s'effaça ensuite au profit de l'islamisé Michel Valsân.

163

La Crise du Monde moderne, Paris, Bossard, 1927.

164

René Guénon, témoin de la Tradition, Paris, Trédaniel, 1978, p. 68 et sq.

165

« A propos de la Triade », juillet-août-septembre 1981.

166

La Voie rationnelle, p. 89.

167

La traduction Duyvendak donne : « Un a produit deux, deux ont produit trois, trois ont produit les dix mille êtres ».

168

Lao Tse, *Tao-të king*, introduction, traduction, glose, commentaires et notes par J. Lionnet, Paris, Maisonneuve, 1962.

Pierre Stable dans *Deux Clefs initiatiques de la Légende dorée* se présente en disciple de Matgioi.

169

Premare (le Père Joseph Henri de), jésuite, 1670-1735, *Vestiges des principaux dogmes chrétiens, tirés des anciens livres chinois*, Paris, Bureau des Annales de philosophie chrétienne, 1878. La traduction du latin a été réalisée par Bonnetty

170

Ferdinand Ossendowski, haut fonctionnaire du régime tsariste et poursuivi après la révolution de 1917, rejoignit dans des conditions extraordinaires, au cours d'un voyage le menant de Sibérie au Tibet de 1920 à 1921, l'armée contre-révolutionnaire du baron Ungern-Sternberg. Il prétendit avoir connaissance d'un centre mystérieux, l'Agartha, conservateur de la Tradition primordiale et siège du Roi du monde, Guénon utilisa l'information dans l'ouvrage qui porte ce titre.

171

Il rapprochait les légendes chinoises de celles utilisées par Guénon : sanglier d'Erymanthe, ou têtes noires (Ethiopiens).

172

Les Rythmes dans l'Histoire, Belfort, 1937, *L'Ere future*, Paris, La Colombe, 1956. *Les quatre Ages de l'Humanité*, Besançon, 1949.

173

Tao-të king, *idem*, p. 185.

© DERVY-LIVRES, Paris, juin 1982
ISBN 2-85076-151-6

S.S.M. 0397-3042

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402085182) le 01 février 2016.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia - Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit - dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

